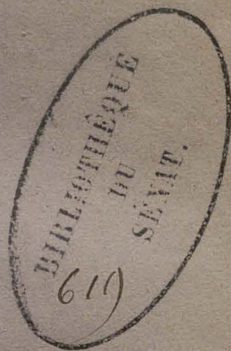


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



19 LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



THE  
REVOLUTIONARY

LIBERTY, EQUALITY,  
FRATERNITY





CHARLES  
ET CAROLINE,  
COMÉDIE  
EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

*Représentée pour la première fois, à Paris  
sur le Théâtre du Palais-Royal, le 28  
Juin 1790.*

Par M. PIGAULT-LE-BRUN.

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS;

Chez CAILLEAU et Fils, Libraires-Imprimeur, rue  
Galande, n°. 64.

1790.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES DE VERNEUIL.	<i>M. St.-Clair.</i>
CAROLINE, femme de Charles.	<i>M<sup>me</sup>. St.-Clair.</i>
DE VERNEUIL, père.	<i>M. de Rozières.</i>
DE VERNEUIL, fils.	<i>M. Vallienne.</i>
LE COMTE DE PREVAL.	<i>M. Châtillon.</i>
BAZILE, ami de Charles.	<i>M. Michot.</i>
CÉCILE, fille de Charles et de Caroline.	
LA FLEUR, valet du comte de Préval.	<i>M. Fusil.</i>
UN EXEMPT.	<i>M. Genest.</i>
GARDES.	

( La Scène est à Paris. )



---

## P R É F A C E.

CETTE Pièce n'est point un sujet d'invention. Tous les incidens sont conformes à la vérité, les caractères sont pris dans la nature. Charles, sa femme, sa fille, son père, son frère, le Juge inique qui l'assassina juridiquement il y a trois ans, tous ces personnages sont existans, et plusieurs sont jeunes encore.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Tel est le motif de cette courte Préface. Croira-t-on en effet, que Charles fugitif, malheureux, manquant de tout, invoquant du fond de la Hollande une loi positive qui l'autorisait à disposer de sa main, croira-t-on, dis-je, qu'un Juge ait osé publiquement se rendre coupable de prévarication, d'oppression, et de déni de justice, en rendant un décret qui déclarait Charles mort depuis plusieurs années, lorsque ce Juge était convaincu de son existence ? Croira-t-on que parmi les Citoyens d'une ville célèbre par son ancien patriotisme, tous également convaincus de l'existence de Charles, il ne s'en trouva pas un qui osât dire



au juge : vous êtes un fripon , et vous ne disposerez plus de nos biens ni de nos vies. Le malheureux fut opprimé , il le fut impunément. *Il n'avait pour lui que l'équité.*

Les dieux sont lents à faire justice , mais enfin ils la font.

Ce Juge démasqué expiera ses malversations. Poursuivi , méprisé , haï de ses concitoyens , l'heureuse Révolution qui nous rend à nous-mêmes , lui a porté un coup terrible. La justice et la raison l'anéantiront sans doute. Puisse son exemple être utile à ses successeurs !

Je n'ai qu'un regret. C'est que le plan de mon ouvrage ne m'ait pas permis de mettre cet homme sur la scène. Je n'ai pu en parler qu'en passant ; mais la publicité de cet ouvrage suffira pour le dévouer à l'opprobre.





CHARLES  
ET CAROLINE,  
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une Chambre, dont les murailles sont nues. On apperçoit quelques meubles grossiers & à demi usés.)

---

SCENE PREMIERE.

BAZILE. CAROLINE. CÉCILE.

(Bazile & Caroline sont assis. Caroline travaille.  
Cécile joue sur les genoux de sa mère.)

CAROLINE, tristement.

IL ne vient pas!



CHARLES ET CAROLINE,

BAZILE.

Dame, au métier qu'il fait, on n'est pas toujours maître de soi.

CAROLINE.

Malheureux Charles !

BAZILE.

Vous le plaignez toujours ; & tenez, Caroline, je n'aimons pas ça. Charles gagne tout ce qu'il veut. Il a un certain air, là... qui fait qu'on le préfère à tous les Commissionnaires du quartier : je n'en sommes point jaloux, il mérite son bonheur ; mais au moins ne faut-il pas se plaindre, quand la fortune nous rit.

CAROLINE.

Quand la fortune nous rit ! Ah ! Bazile.

BAZILE.

Oh... Encore des lamentations, il faut que je vous aimions ben pour écouter tout ça, car c'est si déraisonnable, si déraisonnable, voyez-vous, qu'en conscience je n'y comprenons rien.

CAROLINE.

Je le crois, Bazile ; mais moi, qui suis cause de tout, moi, qui...

BAZILE.

Moi, qui suis cause de tout, moi, qui... V'là vingt fois quevous voulez parler, & quevous vous arrêtez tout court : queuque tout ça veut dire ?

CAROLINE.

Ah ! depuis si longtems je dévore mes chagrins...

BAZILE.

Raison de plus pour laisser là la crainte & la feintise.

CAROLINE.

Mais Charles approuvera-t-il...



## COMÉDIE.

3

B A Z I L E.

Vous seriez tous-deux d'ingrats, si vous aviez des secrets pour moi. Charles, Charles me connaît mieux que vous. Y sent ce qui m'doit, & y me regarde comme son meilleur ami. En effet, n'est-ce pas moi qui l'ai fait ce qu'il est? Je l'ons recommandé à nos pratiques, parce que je l'i ons reconnu de l'intelligence, & qu'il est porteur d'une figure qui annonce de l'honnêteté. Vous étiez tombé ici comme des nues. Charles pleurait sur vous, vous pleuriez sur vos enfants, j'ons vu vos larmes, je vous ons recueilli tous trois. Ce n'est pas un reproche, au moins, car j'ons trouvé du plaisir à ça. J'avons dit: y sont trois & je sommes seuls; ils ont besoin, & je ne manquons de rien, les Riches les repoussent, & ben, morguène, je les aiderons, y me devront leux pain & j'en ferons d'amis. Au lieu de répondre à ce que j'attendions, vous soffiez. Caroline, vous soupirez devant moi, & vous vous taisez! Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas.

C A R O L I N E.

Ah! Bazile, je ne vous aime pas! Et se passe-t-il un seul jour que je ne vous parle de ma reconnaissance?

B A Z I L E.

Oui, vous m'en parlez, mais vous ne me la prouvez pas. Ce silence...

C A R O L I N E.

Peut être agréable à mon époux. Son nouveau métier...

B A Z I L E.

Hé ben, son métier? Croyez-vous qu'il d'honore donc? Tout métier qui nourrit son maître & qui ne



4 CHARLES ET CAROLINE.

coûte rien à la conscience, est un métier qu'on peut faire & avouer sans honte.

CAROLINE.

Oui; mais sa naissance...

BAZILE.

Sa naissance... Est-y fils d'un Prince? mais s'roit-y l'fils d'un Roi, drès qu'il est sans ressource, y n'en est que pus estimable en nourrissant de ses sueurs sa femme & son enfant.

CAROLINE.

Ah! Bazile, comme vous me pressez!

BAZILE.

C'est que j'souffrons de vous voir souffrir, & que j'ons le droit de partager vos peines, si je n'pouvons les soulager.

CAROLINE.

Eh bien, mon ami...

BAZILE.

Oui, Caroline, oui, je suis vot'ami, c'est le mot.

CAROLINE.

Hé bien, mon ami, je vais vous satisfaire. Vous ne vous plaindrez plus de ma réserve; elle pèse à mon amitié, & ce que vous avez fait pour nous...

BAZILE.

Laissez ça, laissez ça. Je ne l'ons fait que parce que j'ons cru qu'en pareil cas j'aurions reçu de vous les mêmes services. C'est tout simple ça. Faut que les pauvres s'aidiont entr'eux, pis qu'les autres n'y prennent tant seulement pas garde. Allons, voyons, quequ'i vous manque encore? si je l'avons, c'est comme si c'étoit à vous. Parlez, j'écoutons.

CAROLINE.

Je ne fais par où commencer... Mes larmes coulent.



COMÉDIE.

BAZILE.

Hé, morgué, des pleurs n'ont pas des raisons.  
Voyons donc, encore un coup, parlez.

CAROLINE.

Mon Mari, mon pauvre Charles... Ah ! Que je  
lui ai coûté cher !

BAZILE.

Le bonheur peut-y trop se payer ?

CAROLINE.

Il étoit né pour un état...

BAZILE.

Pus noble, peut-être, à la bonne heure. Mais sa  
Caroline est tout pour li ; je le crois, parce qu'il le  
dit & que Charles ne ment jamais.

CAROLINE.

Oui, sans doute, il étoit né pour un état plus ré-  
levé. Mais, moi, jeune, sans parents, sans fortune,  
& surtout sans expérience, pouvais-je... Charles...

BAZILE.

Charles vous trouva jolie, pas vrai ?

CAROLINE.

Il me le dit du moins.

BAZILE.

Je le crois. Et lui, que vous en semblait ?

CAROLINE.

Eh, qui n'aurait-il pas charmé ? Sa jeunesse ;  
ses graces, ses soins étoient des armes trop fortes  
pour une jeune fille livrée à elle-même.

BAZILE.

Enfin...

CAROLINE.

Enfin ses prières furent des loix pour mon cœur.  
Il parla & je le lui vis. Un fol étranger sur notre  
asyle, & un autel sacré, mais méconnu par nos loix.



## 6 CHARLES ET CAROLINE.

reçut nos sermens. Avec quel plaisir je prononçai celui de vivre pour Charles ! Avec quel délire il prononça celui d'une éternelle fidélité ! Mon ami , je ne vous peindrai pas ce que nous sentîmes : vous êtes seul , & il est des sensations qu'on ne peut concevoir qu'en les éprouvant soi-même.

B A Z I L E.

Je conçois aisément le bonheur de mon ami Charles. Après ?

C A R O L I N E.

Nous épuîsâmes bientôt ce que mon Mari avait d'argent. Nous nous trouvâmes , dans une terre étrangère , isolés de la société , sans support & sans espoir. L'amour de la Patrie parlait au cœur de Charles. Le besoin se faisait sentir , Charles était père , ses larmes avaient déjà coulé sur ma petite Cécile , il souffrait pour elle & pour moi. Partons , me dit il un jour , partons , ma Caroline , retournons en France. Une éducation soignée , des talents agréables m'y promettent des ressources. Nous n'y connoîtrons pas l'opulence ; mais nous y serons loin de l'adversité. Jamais je n'avais su rien refuser à Charles , & , malgré de tristes pressentiments , je pris notre Cécile dans mes bras , & je le suivis encore. La fatigue , ma faiblesse , rien ne m'arrêta. Je souffrais beaucoup , mais je pleurais en détournant la tête , & Charles ne voyait pas mes larmes .. Nous arrivons aux frontières . & nous apprenons que le Comte de Verneuil , son père , sollicitait la cassation de notre mariage. Que deviendrai je , si tu m'abandonnes , dis-je à Charles ? Quel sera mon sort , si tu doutes de moi , me répondait-il ? Je lui présentais son enfant , & il partageait ses caresses entre nous-deux. Enfin nous arrivons dans la Capitale.



# COMÉDIE.

7

Tout y est changé pour nous. Les cœurs se resserrent, les portes se ferment, les espérances s'évanouissent, &, sans vous, Bazile, quel eut été notre sort?

B A Z I L E.

Et c'est là ce qui vous afflige? Sans vous Charles serait pus riche, mais y n'aurait pas votre Mari, y n'aurait pas père, y n'aurait pas chaque soir le plaisir de ferrer contre son cœur sa femme & son enfant. Tenez, rien qu'à le voir, je devinons ce que c'est, & je sentons du goût pour le mariage. S'il y avoit seulement deux Carolines...

C A R O L I N E.

Cependant le Comte de Verneuil nous poursuit du fond de sa Province. Son fils, caché sous le nom de Charles & sous l'humble vêtement d'un Commissionnaire, peut échapper à toutes les recherches; mais, Bazile, un sentiment intérieur me répète sans cesse: si la nature vous approuve, la loi vous condamne... Ah! mon ami, je sacrifierais ma réputation, je souffrirais tout, tout jusqu'au mépris, il me suffirait de ne l'avoir pas mérité... Mais cet enfant qu'on méconnaît, qu'on rejette, de quoi est-il coupable? Si sa naissance est un crime, sa faiblesse a des droits. Si son père...

B A Z I L E.

Si son père...

C A R O L I N E.

Si son père excédé de travail, sollicité par ses parents, par leurs amis...

B A Z I L E.

Ah! Caroline, Caroline, vous le croyez capable d'un crime!



8 CHARLES ET CAROLINE,

CAROLINE.

Je connais sa droiture, mais les tems, le malheur...

BAZILE.

Ne peuvent rien contre la probité.

CAROLINE.

Je le crois, je me plais à me le persuader.

BAZILE.

Et vous avez raison. Charles changer à ce point-là ! Cte pensée là me chagrine.

CAROLINE.

Mais le père de mon époux ?...

BAZILE.

Laissez-le faire. Il a pour li les méchants, qui l'excitent peut-être ; & comme vous dites fort bien, vous avez pour vous la nature. Et pis, quel enfant doit désespérer de son père ? Qu'il soit fâché, qu'il soit en colère, qu'il ait déjà le bras levé, c'est toujours un père ? Que le fils le présente tant seulement, & y m'semble...

CAROLINE.

Il vous semble que votre sang vous ferait toujours cher. Heureuse simplicité qu'on ignore dans le monde, & qu'on ne trouve plus que parmi les Citoyens les plus obscurs !

BAZILE.

Caroline, le malheur rend méfiant ; mais nous, qui voyons tout ça de sang froid, qui faisons les commissions des meilleures maisons du Quartier, qui n'ons à faire qu'aux Valets de-chambre & aux Maîtres, & qui sçavons nous expliquer, Dieu merci, je vous dirons qu'il est d's'honnêtes gens, que bon sang ne peut mentir, que le Comte de Verneuil n'sera pas l'ennemi de son fils, & que son fils n'sera



pas le boutreau de sa femme, d'un enfant, & d'un ami : oui, de son ami. Charles, Commissionnaire, est un brave homme, & Verneuil le fils, qui aurait racheté son nom par une scélératesse, désespérerait Bazile, & ne serait pas pus heureux. Mais laissons-là toutes ces imaginatives, & ne pensons plus à des choses dont il est incapable.

CAROLINE.

Ah ! Oui, oui, il en est incapable. Je rougis quelquefois de mes craintes... Mais, Bazile, je suis mère.

BAZILE.

Et n'est-y pas père ly, n'est-y pas bon père ? Allons, Caroline, n'songeons qu'à le recevoir. V'là l'heure du retour. En le voyant...

CAROLINE.

En le voyant, je ne penserai qu'à mon bonheur.

## SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. LA FLEUR.

LA FLEUR.

N'EST-CE pas ici que demeure un Commissionnaire...

BAZILE.

Il y en a deux, Monsieur, Charles & Bazile.

LA FLEUR.

C'est Charles que je demande.

BAZILE.

Il est sorti, Monsieur.



10 CHARLES ET CAROLINE,

LA FLEUR, *à part.*

Je le savais bien. (*haut.*) J'en suis fâché : j'ai de l'argent à lui remettre.

BAZILE.

V'là la Femme, Monsieur, c'est comme si c'étoit li.

LA FLEUR, *à part.*

Elle est très-bien, cette femme-là. Monsieur le Comte n'a pas tort.

CAROLINE.

Ne vous trompez-vous pas, Monsieur ? De l'argent à mon Mari : personne ne lui en doit.

LA FLEUR, *tirant une bourse.*

Voilà cependant une bourse...

CAROLINE.

Ah ! vous vous trompez, vous vous trompez, Monsieur. Une bourse pleine d'argent ! Ce n'est pas à nous qu'elle est destinée.

LA FLEUR, *à part.*

Elle paroît désintéressée (*haut.*) Pardonnez moi, Madame, cette bourse est pour Charles, un Commissionnaire...

BAZILE.

C'est bien lui.

LA FLEUR.

Une homme honnête, affable, d'une figure intéressante.

CAROLINE, *se levant vivement.*

Oh ! oui, Monsieur, c'est bien lui.

LA FLEUR, *à part.*

Aimerait-elle son Mari ? (*haut.*) Qui a une femme malheureuse, dont la triste situation...

CAROLINE, *tristement.*

Ce n'est plus lui, Monsieur, remportez votre argent.



COMÉDIE.

11

LA FLEUR.

Cependant Monsieur le Comte m'a bien recommandé...

CAROLINE.

Le Comte de Verneuil, Monsieur? (*à part.*)  
Mon sang se glace.

LA FLEUR.

Non, Madame, le Comte de Préal.

CAROLINE.

Monsieur le Comte de Préal? Nous ne le connaissons pas; Charles du moins ne m'en a jamais parlé.

LA FLEUR.

Il vous connaît, lui. C'est un homme unique par sa bienfaisance, par son activité à chercher & soulager les malheureux.

CAROLINE.

C'est à-dire, Monsieur, que c'est une aumône que vous nous apportez? Remerciez monsieur le Comte, & dites-lui que Charles laborieux, que sa femme économe, n'ont besoin des secours de personne; & qu'ils refusent un don, qui peut être plus utilement placé.

BAZILE.

Bien!

LA FLEUR, *à part.*

Elle est fière: il faudra faire un siège dans les règles. (*haut*) Mais vous refusez, Madame, d'une manière bien peu réfléchie. Songez qu'un grand Seigneur...

CAROLINE.

Un grand Seigneur a droits à nos respects, s'il s'est rendu respectable & rien au-delà. Croyez, Monsieur, que nous connaissons nos devoirs, & que nous savons les remplir.



12 CHARLES ET CAROLINE,

B A Z I L E.

Voilà ce qui s'appelle raisonner!

L A F L E U R.

Pendant, Madame...

C A R O L I N E.

Pendant, Monsieur, si vous aviez besoin d'un plus long entretien, pour vous convaincre de nos sentimens, mon mari va rentrer, vous êtes le maître de l'attendre. (*Elle va se rasseoir.*)

L A F L E U R. *à part.*

Non, je n'en ai pas envie. (*haut.*) Mais, Madame, Monsieur Charles, avec son intelligence, son ton d'éducation, son affabilité, qui se font remarquer de tout le monde... On le plaint, on dit qu'il n'est pas né pour être Commissionnaire.

B A Z I L E, *d'un ton piqué.*

Pourquoi donc cela, Monsieur? ne faut-y pas qu'i s'fasse Laquais?

L A F L E U R, *à part.*

Voyez ce Maraude. (*haut.*) Non, Monsieur, il n'est pas fait pour cela.

B A Z I L E.

Je le pensons d'même. (*bas à Caroline.*) L'fils du Comte de Verneuil.

C A R O L I N E, *bas à Bazile.*

Silence, au nom de Dieu.

L A F L E U R.

Monsieur le Comte de Préval a des vues sur lui, & sa protection le conduira bientôt à quelqu'emploi honnête & lucratif.

C A R O L I N E, *se levant précipitamment.*

Quoi vraiment, Monsieur le Comte s'occupe de nous? Il penserait... Ah! Charles...



COMEDIE.

13

LA FLEUR, *à part.*

Enfin j'ai trouvé l'endroit sensible. (*haut.*) N'en doutez pas, Madame; Monsieur de Préval, ami intime du Ministre, n'a qu'à parler pour obtenir. Le digne homme que mon Maître! Combien de malheureux il a sauvé du désespoir! Je vous l'ai dit; il n'attend pas qu'on le sollicite: ses secours vont au devant de celui qui souffre. Il est riche, il est puissant, & il ne fait que du bien.

B A Z I L E.

C'est un homme rare.

C A R O L I N E, *avec réflexion.*

Mais dites-moi, Monsieur, par quel hazard Monsieur le Comte nous a découvert? Comment il a formé le projet.... C'est que tout cela n'est pas clair.

LA FLEUR, *à part.*

Mentons toujours, puisque cela réussit. (*haut.*) C'est moi, Madame, qui suis chargé des informations. C'est moi qui vais partout, qui vois tout, qui lui recommande les honnêtes gens, à qui il peut être utile.

B A Z I L E, *avançant une chaise.*

Asseyez-vous, s'il vous plaît, Monsieur.

LA FLEUR.

Je vous ai suivi les jours de repos, j'ai épié vos démarches, vos actions. J'ai vu une famille respectable éviter les lieux publics, s'écarter de la foule, paroître se suffire à elle-même.

B A Z I L E.

Comme une antichambre vous donne d'esprit!

LA FLEUR.

J'ai vu une femme jolie, avec des graces modestes, un enjouement réservé... (*à part.*) C'est



14 CHARLES ET CAROLINE,

Monfieur le Comte qui a vu tout cela. (*haut.*) Il s'eft paſſionné... (*ſe repentant*) Je me ſuis paſſionné pour... (*cherchant*) pour cet aimable enfant, qui répond par ſes careſſes enfantines à l'amour de ſes parens. Les attentions de Monſieur Charles, ſa gaieté pure, m'ont également intéreſſées. J'ai pris des informations, qui ont été à votre avantage. Avec quelle ardeur j'ai parlé de vous à mon Maître! Avec quel zèle je l'ai preſſé de placer votre mari! Il l'a promis & il tiendra parole. En attendant, il vous prie d'accepter cette petite ſomme, pour vos beſoins les plus preſſans.

CAROLINE.

J'accepte avec reconnaissance ſa protection & ſes bons offices, je reſuſe ſon argent : dites-lui, Monſieur, que nous attendons l'effet de ſes bontés, qui peuvent ajouter à notre fortune, ſans influer ſur notre félicité.

LAFLEUR, *à part.*

Ma foi, qu'il vienne lui même, je ne ſçais comment... (*haut.*) Mais, Madame, Monſieur le Comte de Préval ne veut point vous humilier par un préſent : c'eſt un prêt qu'il vous fait, & rien de plus. Il m'a bien recommandé de vous le dire.

CAROLINE.

Je ne puis l'accepter à l'inſçu de mon époux.

LAFLEUR, *à part.*

Il m'a ordonné de laiſſer l'argent. (*haut.*) Il me ſemble, Madame, que vous riſquez d'indispoſer Monſieur le Comte, il ne vous connaît, que parce que je lui ai raconté de vous; & cette ſierté peut lui paraître déplacée. Rejeter l'argent d'un homme, qui veut aſſurer à votre époux une fortune digne de lui! perdre peut être, & par votre faute, le



COMÉDIE. 15

seul protecteur, qui s'intéresse à votre enfant...  
Mais pensez donc, réfléchissez....

CAROLINE.

Je ne prendrai rien sur moi, Monsieur. (*à Bazile*) Charles devrait être ici. (*à la Fleur*) Attendez mon mari, je vous en prie, vous vous expliquez avec lui.

LA FLEUR.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais j'ai encore des infortunés à visiter, il est tard, & il faut que je rende compte ce soir des opérations de la journée. Je vous laisse, Madame, & je remporte une somme, que je vous offrais avec un plaisir bien vrai. Je prévois un effet cruel, du rapport que je serai obligé de faire. Mais vous le voulez...

BAZILE.

Prenez, Caroline, prenez, quitte à le rendre, si Charles n'est pas content.

CAROLINE.

En vérité, Monsieur, Je ne sais si je dois... Si je peux...

LA FLEUR, *lui remettant la bourse*.

Vous acceptez ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

LA FLEUR, *à part*.

Vous en payerez l'intérêt.

CAROLINE.

Mais pour un moment. C'est à Charles à prendre un parti.

LA FLEUR, *à part*.

Je prends le mien. (*haut*) Adieu, Madame, j'espère dans peu vous apporter des nouvelles consolantes, à moins que Monsieur le Comte ne veuille lui-même jouir de cette satisfaction.



16 CHARLES ET CAROLINE,

CAROLINE.

Monsieur le Comte ?

LA FLEUR.

Oui, Madame, ne vous étonnez pas, si vous le voyez ici. Il est si bon, si populaire ! Adieu, Madame, adieu ; oh, vous le verrez, vous le verrez. (*à part, en sortant.*) Car, pour moi, je n'y reviens plus, cette Femme est trop intraitable.

---

SCÈNE III.

BAZILE. CAROLINE. CÉCILE.

CAROLINE.

HÉ BIEN, Bazile, que dites-vous de cette aventure ?

BAZILE.

Ça promet.

CAROLINE.

Et cela m'afflige. La crainte seule de perdre un protecteur... Ce Comte que nous ne connoissons pas, ses offres que nous n'avons pu mériter, cette bienfaisance si rare, & qui vient au-devant de nous.. Tenez, Bazile, au premier mot du Domestique, j'ai éprouvé un serrement de cœur...

BAZILE.

Ah ! vous êtes toujours comme ça.

CAROLINE.

Il me semblait voir un émissaire du Comte de Verneuil. C'est qu'il est si naturel de ne penser qu'à ce qui nous intéresse ! La crainte, ainsi que l'espérance,



rance , a ses illusions. Puissé-je me tromper , mon cher Bazile , puisse un événement heureux détruire à jamais mes frayeurs... Le Comte de Verneuil...

B A Z I L E.

Ah ! vous en revenez toujours là. Ce Comte de Verneuil est-ce un tigre , est-ce un Diable ? C'est un homme , c'est un père.

C A R O L I N E.

Il est furieux.

B A Z I L E.

Il s'appaisera.

C A R O L I N E.

Je n'ose l'espérer.

B A Z I L E.

Et vous avez tort. D'ailleurs il est loin , & quand y ferait ici , vous avez épousé son fils , sans son consentement , c'est eune faute , c'est pas un crime. N'a-t-i pas été jeune , vot'beau père ? N'a-t-il pas fait des frasques aussi ? Les a-t-il oubliées ? Et pis , n'êtes-vous pas sage , n'êtes-vous pas jolie ? Tout ça ne vaut-y pas ben queuques écus ? Laissons faire ie tems , c'est un grand maître , il arrange tout. J'entends Charles. Écoutez , comme y monte l's'escaliers en courant. Ah ! vous riez , Caroline. Le fils va faire oublier l'père.

---

#### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

C A R O L I N E. , *courant à son Mari.*

AH ! mon ami !

B



28 CHARLES ET CAROLINE.

CHARLES, *éperdu.*  
Laissez-moi, laissez-moi.

CAROLINE.  
Charles, vous me repoussez!

CHARLES.  
Qu'as-tu dit?... Ma Caroline... Ma femme...  
Pardonnez à mon trouble, à ma terreur.

CAROLINE.  
Ciel! A quoi dois-je m'attendre?

CHARLES.  
Mon père est à Paris.  
CAROLINE, *tombant dans les bras de son mari.*

Je me meurs.

CHARLES.  
Bazile, mon ami, ne m'abandonnez pas.

BAZILE.  
Non, mon garçon, non, jamais.  
CÉCILE, *se jettant après sa mère.*  
Ma bonne maman,

CAROLINE, *revenant à elle.*  
Ton père est à Paris.

CHARLES.  
D'hier au soir. Je viens de rencontrer mon frère,  
ce frère que j'ai tant aimé, que je n'ai pas vu depuis dix ans, qui occupe ma place dans la maison paternelle, & qui, peut être...

CAROLINE, *vivement.*  
Qui peut être?...

BAZILE.  
Est un bon, un excellent frère.

CHARLES.  
Il m'a contraint à lui donner mon adresse. Il veut me parler, & que me veut-il? Qu'a-t-il à m'ap-



prendre ? Il paraît attendre ; il me plaint sans doute, il ne peut me secourir.

CAROLINE.

Malheureux ! Qu'avons-nous fait !

CHARLES.

Mon Père à Paris ! C'est moi qu'il y cherche, c'est moi qu'il veut frapper.

BAZILE.

Ça n'se peut pas.

CHARLES.

Mon frère... Que va-t'il me proposer ? Ma Caroline... Ma Cécile... Ma femme, mon enfant, de la constance, du courage, l'instant décisif approche.

CAROLINE.

Charles, je ne vous rappellerai pas vos promesses. Vous vous souvenez du jour où je vous donnai ma main ; ma résistance, mes réflexions doivent vous être toujours présentes. J'ai prévu tout ce qui arrive aujourd'hui, vous combattîtes mes craintes, vous opposâtes le tableau du bonheur à la peinture déchirante que je mis sous vos yeux : je vous aimais... Ah ! Comme je vous aime encore ! Docile à la voix de l'Amour, je cédaï au désir de faire un époux d'un amant adoré : je me rendis à vos vœux, ou plutôt à mon cœur. Charles, je ne m'en repens pas, peut-être ne m'en repentirai-je jamais.

BAZILE.

Oh, de ça j'en sommes bien sûr.

CAROLINE.

Mais si les promesses de vos parents, si leurs menaces ébranlaient. Mon ami, penſes à ta Cécile, penſes à cet enfant malheureux, qui ne t'a pas de-



20 CHARLES ET CAROLINE,  
mandé l'existence, & à qui tu dois un père pour  
moi. . .

CHARLES.

Toi ? Tu m'es plus chère que la fortune, que  
les distinctions que je t'ai sacrifiées.

CAROLINE.

Ah ! laissons nos sacrifices : je t'ai immolé mon  
repos, il faudra t'immoler peut être ma réputation  
& ma vie, nous ne nous devons rien.

CHARLES.

Nous ne nous devons rien ? C'est moi qui te doit  
tout. Je n'ai perdu que des préjugés, & c'est par  
toi que je suis époux, que je suis père. Ma Caro-  
line, douterais-tu de ma probité.

BAZILE, à Caroline.

J'vous l'disons ben.

CAROLINE.

Que je serai à plaindre, si ta probité était ma  
seule ressource !

CHARLES.

Ta seule ressource ! Je serais donc devenu ingrat  
& parjure, je serais donc sans entrailles, & sans  
énergie ! Ton cœur dément des craintes qui m'ou-  
tragent, & auxquelles... Non, auxquelles Caroline  
ne croit pas.

CAROLINE, *comme par inspiration.*

Charles, opposons la force à la force. Un ami,  
un protecteur nous ouvre ses bras. Le Comte de  
Préval...

CHARLES.

Le Comte de Préval !...

CAROLINE.

T'estime, t'aime.



CHARLES.

Cela ne se peut pas. C'est un homme sans mœurs.

CAROLINE, *effrayée.*

Un homme sans mœurs.

CHARLES.

Oui, un homme sans mœurs.

CAROLINE, *avec timidité.*

On dit qu'il a de la fortune.

CHARLES.

Il en abuse.

CAROLINE.

Du crédit.

CHARLES.

A la faveur duquel il se deshonore.

BAZILE.

Ah ! mon Dieu !

CAROLINE.

Il t'offre l'un &amp; l'autre.

CHARLES, *troublé.*

Caroline, te connaît-il ? T'a-t-il vue ?

CAROLINE, *avec douceur.*

Non, mon ami ; mais il t'a envoyé un laquais...

CHARLES.

Ce n'est pas à moi que s'adressait le message.

BAZILE.

C'est l'homme paraît pourtant de bonne foi.

CHARLES.

La maison du Comte est une école de dissimulation &amp; de libertinage.

CAROLINE.

Ah ! mon ami, que m'apprends-tu ?

CHARLES.

La vérité. Caché dans la foule, je vois, j'observe,



22 CHARLES ET CAROLINE,

& j'entends. Les Grands éblouissent le Peuple : ce pendant ce Peuple juge les Grands.

CAROLINE.

Les intentions du Comte peuvent être pures à ton égard. Il veut te protéger, te placer avantageusement.

CHARLES.

Sa protection excite mes mépris, ses bienfaits me révoltent. Ne m'en parlez jamais.

CAROLINE.

Bazile, je devais suivre mon premier mouvement. (à son Mari.) Ma confiance m'a égarée. J'ai reçu une bourse...

CHARLES.

Une bourse du Comte de Préval ?

CAROLINE.

La voilà.

CHARLES.

Malheureuse, qu'as-tu fait ? C'est peut-être le prix dont il compte payer ta vertu.

CAROLINE, *jettant la bourse.*

Loin de moi ce métal funeste.

CHARLES.

Oui, métal funeste, qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, & auquel ils pensent que rien ne peut résister.

BAZILE, *ramassant la bourse.*

Il faut pourtant s'assurer avant tout...

CHARLES, *tirant un petit sac.*

Voilà de l'argent, Caroline, voilà le seul que tu puisses prendre : il ne coûte rien à ma délicatesse, il est le fruit de mon travail. Laisse cet or, son aspect me fait mal. Le pain, qu'il te procurerait, serait un pain de douleur, de honte, & de remords. Donnez-moi cette bourse, Bazile.



COMÉDIE.

23

B A Z I L E.

V'là de beaux raisonnemens , faut en convenir.

C H A R L E S.

Vas , Caroline , vas préparer un repas frugal , & n'oublies jamais que la pauvreté peut être respectable , quand le courage fait l'ennoblir.

C A R O L I N E.

Bazile étoit présent. Charles , tu me pardonnes.

C H A R L E S.

Sa bienhommie , ta confiance ne sont pas des crimes. Vas , mon amie , l'innocence n'a pas besoin de pardon. (*Ils s'embrassent. Caroline sort avec son enfant. Bazile & Charles entrent dans le Cabinet.*)

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES. BAZILE, *entrant à la fin du couplet.*

CHARLES.

QUE de ressources a l'opulence pour entraîner dans le piège une victime innocente ! Mon infortune, mon obscurité n'ont pu me garantir. L'œil du vice a pénétré ces murailles, n'a pas dédaigné la misère qui les couvre. Un époux au désespoir, un enfant abandonné, rien ne l'arrête, rien ne lui en impose. Mais moi, moi qui ai prévu l'outrage, dois-je le laisser consommer ? Préval est puissant, je suis homme & j'en soutiendrai le sacré caractère... Le voilà cet or, dont il a cru m'éblouir. C'est moi, qui le lui rendrai, c'est moi, qui... Que dis-je ? à chaque minute il devient plus pésant... Je cours, je vole chez Préval.

BAZILE.

N'vous dérangez pas. Son valet dit qu'il va venir.

CHARLES.

Il va venir ! Il me croit donc bien vil ! Je l'attendrai, mon ami.

BAZILE.

Je l'attendrons ensemble.



CHARLES.

Quoi, tu veux t'exposer...

BAZILE.

Pourquoi pas ? Est-ce que tu penses que je ne dirions pas ses vérités à un grand Seigneur tout comme à un autre, donc ?

CHARLES.

Brave garçon !

BAZILE.

Ah ça, mais, écoutes donc, toi ; es-tu bien sûr qu'il a ces desseins-là ? car...

CHARLES.

Eh, si je n'en étais certain, refuserais-je les avantages qui me sont offerts ?

BAZILE.

C'est-à-dire que ce Comte est un malhonnête homme ?

CHARLES.

Oui, un malhonnête homme, c'est le mot.

BAZILE.

Hé ben, laisses-nous faire. Si c'Comte, ou si c'valet, avec sa langue dorée, rentre ici, je te les arrangerons...

CHARLES, *révant.*

Bazile.

BAZILE.

Qu'eu qu'c'est ?

CHARLES.

Est-ce la première fois que ce valet parle à ma femme ?

BAZILE.

Je le pensons de même.

CHARLES.

Elle apermis que le Comte vint ici ?



26 CHARLES ET CAROLINE,

B A Z I L E.

Oh, elle n'a rien dit d'ça.

C H A R L E S.

Et cette bourse?...

B A Z I L E.

Elle n'aurait pas la prendre, mais je l'y avons excitée.

C H A R L E S.

Quoi, ce vallet; cet or, ces offres inconfidérées faites à une femme charmante, rien ne t'a fait sentir l'affreuse vérité?

B A Z I L E.

Dame, je n'ons pas été élevé dans les vices du grand monde. Et quand un homme nous dit: je vous aime, je vous veux du bien, je vous en ferons, je l'en croyons sur sa parole.

C H A R L E S.

Quelle situation! Un père menaçant d'un côté, un séducteur puissant de l'autre.

B A Z I L E.

Y faut apaiser l'un, & rembarer l'autre.

C H A R L E S.

Bazile, si tu m'aimes...

B A Z I L E.

Oh de ça, tu sçais bien que...

C H A R L E S.

Veilles avec moi sur ma Caroline. Tu es facile, mais droit. Te voilà instruit: si la jeunesse, si l'expérience de ma pauvre femme tournaient contre elle & contre moi...

B A Z I L E.

C'est-à-dire que tu la prends pour une idiote?

C H A R L E S.

Non, mon ami. Mais il est tant d'écueil à son âge!



L'infortuné est peut-être le plus difficile à surmonter. Elle a tant souffert avec moi ! je suis si malheureux !... Peut-être, pour dernier coup, le sort me réserve-t-il...

B A Z I L E.

Qu'eu que tout ça signifie ? Quoi ! parce que c'te femme est pauvre , a n'era pas honnête. J'sommes donc un fripon, parce que j'n'avons que nos bras. C'te femme qu'a tout quitté, pour aller par-tout où t'a voulu la mener, qu'a tout souffert sans se plaindre, qu'aime tant son enfant, qui n'voit qu'toi, qui n'pense qu'à toi, c'te femme va oublier tout ça, parce qu'un laquais habillé de rouge, vient de l'y parler. N'es-tu pas honteux, dis, d'penser ça d'elle ? Queuque tu dirais si elle avait peur qu'tu retournisses du côté d'ton pere, & que tu la plantisses-là sa Cécile ? trouverais-tu ça à sa place ?

C H A R L E S.

Si elle doutait de mon cœur, si elle en soupçonnait un moment la pureté & la droiture...

B A Z I L E.

Eh ben, pourquoi n'veux tu pas qu'elle soit aussi forte qu'toi ? Pourquoi ne ferait elle pas son devoir, comme tu fais l'tien ? N'vois tu pas ben que la pauvreté avec toi, l'i est pus douce qu'la richesse avec une autre ? Elle est jeune : raison de plus pour la plaindre & l'aimer. Elle n'a pas d'expérience ? Veilles pour elle, vois tout par tes yeux, & ne t'en rapporte pas à un ami à qui tu n'te fierais peut-être pas. Ton travail t'oblige à sortir ? Restes ici, & je travaillerons pour toi. Oui, j'aurons moins d'mal, à travailler pour deux, qu'à voir que tu soupçonnes ta Caroline : c'est une honnête femme, & qui méritait un mari plus confiant.



28 CHARLES ET CAROLINE,

CHARLES.

Non, Bazile, non, je ne la soupçonne pas.

BAZILE, *à part.*

Y s'aimont d'tout leux cœur, & y s'craignent l'un  
& l'autre.

CHARLES.

Mais c'est que ce Comte...

BAZILE.

Il en sortira avec un pied de nez.

CHARLES.

Je suis bien à plaindre !

BAZILE.

Ça s'passera, mon garçon.

CHARLES.

Tu l'espères ?

BAZILE.

J'en sommes sûrs.

CHARLES.

Le Ciel t'entende ! Mon ami.

BAZILE.

V'là queuque-zun qui monte.

CHARLES.

C'est mon frère, sans doute... Moment cruel !..  
Vas, Bazile, vas au-devant de ma femme. Engages-  
la à ne pas rentrer encore. Cette conversation pour-  
rait l'affliger. Ménageons sa délicatesse.

BAZILE, *apercevant Verneuil fils.*

Il a l'air bonne personne.





## SCÈNE II.

CHARLES. VERNEUIL fils.

CHARLES.

**J**E t'attendais avec impatience : l'inquiétude est cruelle. Je suis tourmenté par l'amitié que j'eus toujours pour toi, par la résistance que j'aurai peut-être à lui opposer. Quelque soit le motif qui t'amène ici, quelque soit ton opinion sur ma conduite, souviens-toi que j'ai pris mon parti, & que je suis inébranlable.

VERNEUIL.

Mon frère, je n'ai le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Je me garderai bien de prononcer entre mon père & vous. Je ne viens pas forcer vos sentiments, je n'ai pas même l'intention de les combattre ; mais je vous aime , parce que vous êtes mon frère , je vous plains , parce que vous êtes malheureux , & des conseils, dictés par l'amour fraternel, ne peuvent vous être désagréables.

CHARLES.

Malheureux ! Oui, je le suis, si le bonheur réside dans les jouissances d'un luxe insolent, & dans ses superfluités. Mais si la vraie félicité tient à la paix de l'ame, si les charmes d'un amour mutuel, si les vertus & la beauté d'un épouse, si les sensations délicieuses attachées à la paternité, si ces avantages sont quelque chose, comparés à de vains préjugés, quel homme fut jamais plus heureux que je le suis.



## 30 CHARLES ET CAROLINE.

VERNEUIL.

Mon ami, l'amour a ses illusions. Il vient un tems où le bandeau tombe, & où la vérité dissipe des prestiges, qui nous furent long-tems chers.

CHARLES.

Des prestiges ? Des illusions ? Quoi, un bonheur que je sens, qui me pénètre, & dont la douce influence renaît & se multiplie sans cesse pour mon cœur, tout cela ne serait que des chimères ? Verneuil, peux-tu le penser ? Te flattes-tu de m'en convaincre ? Quand je fors pour occuper des bras déjà exercés au travail, quand je plie sous le faix, quand je sens la sueur ruisseler de chaque partie de mon corps, & que je me dis, courage, Charles, encore un effort, c'est pour ta femme & ton enfant ; ils t'attendent au retour : alors mon travail s'ennoblit à mes yeux, mon ame s'exalte, mon courage se ranime, & je vois sans envie passer dans un char doré l'homme indolent, mort aux vraies jouissances & aux tendres émotions de la nature. Le soir, je reviens gaiement. Ma Caroline accourt vers moi, ma petite Cécile se hâte sur ses jambes foibles & peu sûres encore. Toutes-deux me pressent dans leurs bras, m'embrassent tour-à-tour. Un repas frugal, mais où président l'appétit & la gaieté, termine la journée. C'est quelquefois un pain noir, un pain qui n'est accompagné d'aucun autre mets ; mais ce pain que je partage avec des êtres chéris, qui ne doivent leur existence qu'à ma tendre sollicitude, ce pain me paraît délicieux. Soupes avec nous, Verneuil. Tu ne mangeras pas peut-être, mais tu verras le tableau du bonheur.

VERNEUIL.

Ah ! mon ami, pourquoy mon père ne t'entend-



il pas déployer cette éloquence persuasive, qui me laisse sans force contre toi ? C'est un bon père ; mais il tient à ses opinions, il a pour lui les loix, & il invoque leur secours.

CHARLES.

J'invoquerai, moi, la nature & les hommes qui la connoissent.

VERNEUIL.

Les hommes sensibles te plaindront & voilà tout. Des Juges intègres prononceront la dissolution d'un œud...

CHARLES.

Ils oseroient le faire !

VERNEUIL.

Ils ne peuvent s'en dispenser.

CHARLES.

M'empêcheront-ils de respecter mes serments ? Fermeront-ils mon cœur au cri de ma conscience, qui me répétera sans cesse : sois honnête homme & remplis tes engagements.

VERNEUIL.

Tu as déjà encouru la haine de ton père.

CHARLES.

Elle est injuste & c'est assez pour moi.

VERNEUIL.

Sa vengeance te poursuivra.

CHARLES.

Je tâcherai de m'y soustraire.

VERNEUIL.

Tu t'en flatas envain. Tu n'échapperas pas aux recherches de ces êtres vils, qui font métier de la délation & de la trahison.

CHARLES.

Je me défendrai, je défendrai les miens.



32 CHARLES ET CAROLINE,

VERNEUIL.

Tu succomberas sous le nombre.

CHARLES.

J'aurai fait ce que j'aurai pu. Je recommanderai ma famille à la providence, & ma vengeance aux amis de la probité.

VERNEUIL.

Faibles ressources ! Il est des moyens plus sûrs....

CHARLES.

Et lesquels ?

VERNEUIL.

Céder pour un moment, paraître te rendre aux desirs de ton père, donner les mains à ses projets, & plus tard...

CHARLES.

Deshonorer ma femme ! Verneuil, Verneuil, je ne suis ni faible, ni injuste ; de tels conseils sont déplacés.

VERNEUIL.

Que veux-tu donc dire ?

CHARLES.

Mon devoir, il est au-dessus de vos usages, de vos préjugés & de vos loix. Oublions un moment mon amour, mon bonheur, & tout ce qui m'environne. Ne consultons que l'honneur : il doit être sacré pour toi. Caroline encore enfant, n'ayant que des vertus, & ne soupçonnant pas qu'il existât des vices, Caroline me plut, je le lui dis, & son cœur fut le prix du mien. Je l'enlevai à sa Patrie, je lui fis faire une démarche dont elle ignorait les conséquences : l'innocence est sans armes, aussi n'éprouvai-je point de résistance ; mais je jurai par le Ciel & par cet honneur qu'on veut que j'oublie, d'être à jamais son amant, son époux, son protecteur. Si  
je



je fais tout pour elle, si elle n'a que moi dans l'univers entier, qui sente & qui adoucisse ses peines, dois-je lâchement les aggraver, déchirer un cœur où mon image est gravée en traits de feu, vouer à l'infamie celle qui s'est fiée à ma foi, payer l'amour par un parjure, la confiance par une perfidie, & mon retour à la fortune par le comble de la scélératesse? Réponds. Si tu étais mon juge, oserais-tu prononcer contre moi.

V E R N E U I L.

Ah! Mon ami, tu me soumets, tu me subjugues, & malheureusement je ne puis rien pour toi.

C H A R L E S, *apercevant Caroline.*

La voilà celle qu'on veut que je trahisse. Regarde & juges-moi.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS. CAROLINE.

V E R N E U I L, *bas à Charles.*

D I S S I M U L O N S, mon ami.

C H A R L E S.

Diffimuler! Je n'ai plus rien à ménager. L'affreuse vérité lui parviendrait tôt ou tard.

C A R O L I N E.

Qu'ai-je entendu?

C H A R L E S.

Je voulais t'épargner ce coup: les ménagemens deviennent inutiles. Notre perte est jurée, rien ne peut nous sauver. Nous n'avons plus que mon frère

C



34 CHARLES ET CAROLINE,  
qui s'intéresse à nous; mais sa tendresse est im-  
puissante, & ses efforts seraient vains.

C A R O L I N E.

L'extrême danger me rend toute ma fermeté. Je ne suis plus cette femme timide qui te cachait ses pleurs. Je soutiendrai ton courage, ou je le partagerai. Je me sens assez de fierté pour braver l'orage, & assez de noblesse pour pardonner à nos oppresseurs. Mais rien n'est désespéré encore. Monsieur, vous êtes le frère de Charles, vous lui devez des secours. Si le Comte de Verneuil a de la sensibilité, vous sçavez l'émouvoir. Si je l'ai offensé, ramené par vos prières, il me pardonnera une faute dont je ne connaissais pas l'étendue. Je suis pauvre, Monsieur, mais ce n'est pas un crime. Je n'ai point de titres; mais je suis honnête. Telle que j'étais, Charles ne m'a pas dédaignée, & après plusieurs années, il s'applaudit de son choix. Pourquoi son père proscrireait-il sa compagne? Charles, en m'élevant jusqu'à lui, est encore ce qu'il fut autrefois. J'ai un enfant, Monsieur, & Charles est son père. C'est pour cet enfant malheureux que j'ose élever la voix. L'habitude du malheur me rendrait peut-être ma situation supportable; mais mon enfant... Ma Cécile...

C H A R L E S.

Tu l'entends, Verneuil. Voilà ma femme, voilà ta sœur. Si vraiment je te suis cher encore, peux-tu lui refuser ta protection & ton amitié?

V E R N E U I L.

La compagne que tu as choisie doit être digne de toi, & je ne balance pas à me déclarer son frère & son ami.



CAROLINE.

Oui, je suis digne de lui, si l'amour tient lieu de tout. Si mon dévouement pour des parents, qui me persécutent, sans me connoître encore, si la faiblesse de l'innocence sont des titres qui puissent balancer des opinions; oui, Monsieur, j'ose le croire, j'ai quelques droits à votre estime & à votre amitié. Que dis-je? Vous daignez me les offrir, & pourriez-vous me les refuser? Vous êtes le frère de Charles, le même sang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer.

VERNEUIL.

Les sentimens que vous inspirez, Madame, ne permettent pas à l'ame qui les éprouve, d'en calculer la légitimité. Je suis vaincu, peut-être, par l'ascendant de la beauté, par les graces de la jeunesse, par ce langage intéressant auquel on ne peut résister; mais j'aime à céder au charme qui m'entraîne. Puissai-je le faire partager à un père, qui a déjà prononcé contre vous. Je connais son inflexibilité; mais j'espère qu'il ne sera pas sourd à la voix de la raison. Si elle ne suffit pas pour le persuader, j'appellerai la nature à mon aide, j'emprunterai ses expressions, j'en aurai le noble & touchant enthousiasme. J'ai à plaider la cause de la vertu. Mon père la connaît; il y est sensible, & il ne me repoussera pas. (*Charles se jette dans ses bras.*)

CAROLINE.

Le Ciel enfin nous envoie un ami. Qu'il vous conserve & vous protège. Je ne sais, mais j'aime à croire que je vous devrai mon bonheur & mon repos. Vous êtes l'unique appui d'une famille entière. Au nom de Dieu, ne l'abandonnez pas. C'est un frère, c'est une nièce, c'est une femme infortunée.



36 CHARLES ET CAROLINE,  
née, qui n'espère qu'en vous, qui attend tout de  
vous, & dont vous ne tromperez pas l'espoir.

VERNEUIL.

Non, Madame, non, ma sœur, votre espoir ne  
sera pas déçu. Je la mériterai cette confiance dont  
vous m'honorez, & dont je me sens digne. Je vais  
trouver mon père, & faire passer dans son ame ce  
tendre intérêt, cette douce émotion dont vous  
m'avez pénétré, & qui vous feront toujours des  
amis de tous ceux qui pourront vous voir & vous  
entendre.

---

#### SCENE IV.

CHARLES. CAROLINE.

CAROLINE.

**J**E viens de me trouver des forces que je ne me  
connaissais pas. Ah! mon ami, que l'amour est  
puissant, quand il joint à ses droits les droits plus  
saints de la nature.

CHARLES.

Les préjugés les méconnaissent tous.

CAROLINE.

Ah! Charles, loin de combattre ma faiblesse, tu  
m'ôtes la dernière ressource du malheureux, l'espé-  
rance qui me soutient encore. Ah! mon ami, si l'i-  
dée d'un avenir plus doux n'est qu'une illusion, de  
grâce laisse-la moi: je n'y renoncerai peut-être que  
trop tôt.





## SCÈNE V.

BAZILE. CHARLES. CAROLINE.

B A Z I L E, *apercevant Caroline.*

A H B E N ! c'est bon , ça ! J'avions beau vous chercher & vous attendre. (*à Charles.*) Est ce qu'elle a entendu ?

C H A R L E S.

Tout , mon ami , & elle vient de se montrer plus confiante que moi.

B A Z I L E.

C'est joli , ça. Parlez-moi d'une femme qui n'peut pas la tête. Ah ! ça ? Et ce Monsieur ?

C A R O L I N E.

C'est le digne frère de Charles.

B A Z I L E.

C'est un brave garçon , pas vrai ? V'là comme vous êtes , vous autres. Vous avez toujours peur. J'étais sûr , rien qu'à le voir , que ce Monsieur-là étoit honnête & loyal. Dame , c'est que j'ons le tact pour vous dévisager un homme. Et où ce qu'il est allé ?

C H A R L E S.

Parler à mon père , mon cher Bazile , & le gagner , s'il est possible.

B A Z I L E.

V'là ce qui s'appelle un frère. Mais pourquoi que tu n'y vas pas , toi ? On fait toujours mieux ses affaires soi-même que par ambassadeur.



CHARLES.

Je crains...

BAZILE.

Quoi ? N'as-tu pas peur qu'il t'batte ! Que ton frère li parle le premier, à la bonne heure : il essuiera la bourrasque. Tu viendras ensuite, & ton père aura la langue morte, car enfin on ne peut pas toujours crier.

CHARLES.

Ah ! Si j'osais....

BAZILE.

Tiens, Charles, les absens avont toujours tort. Mais juges des autres par toi-même. Si ta Cécile, dans quelques années, se brouillait avec toi, & qu'a vint par après te demander pardon, est-ce que tu la rebuterais, réponds : Est-ce que t'en aurais l'ouage ? Hé ben, mon ami, je descendons tous du bon père Adam, je sommes tous pétris du même limon. Ton père n'era pas pus dur que tu n'ferais toi-même en pareil cas.

CAROLINE.

Ah ! mon ami, je crois qu'il a raison.

BAZILE.

Et Caroline, pourquoi qu'a n'y va pas aussi ? La jeunette plaît toujours ; & tenez, quand on est jolie & qu'on fait tourner un compliment, on n'est pas en peine de s'tirer d'affaire.

CAROLINE.

Si je pouvais pénétrer jusqu'à lui...

BAZILE.

C'est ben aisé.

CAROLINE.

S'il pouvait m'entendre...



B A Z I L E.

Faudra ben qu'i vous écoute. J'irons devant & je vous annoncerons.

C H A R L E S.

Quoi, Bazile...

B A Z I L E.

Queuqu'il y a encore ? Est-ce que tu t'imagines que je ferons gêné pour li dire : vo' fils fait ce qu'i doit, & vous le savez ben. Vous n'avez pas vu sa femme, & i'n'faut jamais faire fi de ce qu'on ne connaît pas. Attendez, attendez, je vas li parler, & de la bonne manière. (*Fausse sortie.*) A propos & où ce qu'i demeure ?

C H A R L E S.

Ah ! je n'ai pas pensé...

B A Z I L E.

A li demander son adresse. Mais queu gens êtes-vous donc, vous autres ? Diable emporte, vous n'avez pas pus d'tête que des hannetons. Mais vas donc, cours : il n'est pas loin c't'homme. Regardez s'i remue. Attendras-tu que les huissiers viennent te déclarer que tu n'es pus l'mari de ta femme, que tu n'es pus l'père de ton enfant ? Mais vas donc, au nom de Dieu, vas donc.

C H A R L E S.

J'y vais, mon ami, j'y vais.

B A Z I L E.

C'est ben heureux.





## SCENE VI.

BAZILE. CAROLINE.

B A Z I L E.

AH, vous allez voir comme j'vais vous r'tourner c't'affaire là. Vous viendrez avec moi, vous autres, vous m'entendrez péroriser d'l'antrichambre. Oh, c'est que je sommes fermes quand i's'agit d'la raison & d'nos amis. Hé, hé?

C A R O L I N E.

Bazile, vous espérez donc...

B A Z I L E.

Comment, si j'espère? Alle est bonne là, avec son espérance. Vous autres gens éduqués vous ne connaissez qu'des simagrées & des façons, & nous j'allons droit au fait. J'le saluerons d'abord, car à tout Seigneur, tout honneur; j'ajouterons, j'ajouterons. Mais j'étudierons ça en route, car faut faire un discours analogue à la circonstance.

## SCENE VII.

BAZILE. CAROLINE. LE COMTE  
DE PRÉVAL.

L E C O M T E.

QUE je m'estime heureux, belle Caroline, de vous rencontrer chez vous! Je viens vous entrete-



nir de choses sur lesquelles il paraît que mon valet s'est mal expliqué, je viens combattre de petits scrupules, que, sans doute, je n'aurai pas de peine à dissiper.

CAROLINE.

Monsieur est le Comte de Préval ?

LE COMTE.

Oui, ma belle.

BAZILE.

Vous n'perdez pas d'tems, Monsieur à c'qu'i'm paraît.

LE COMTE.

Quel est ce garçon-là ?

CAROLINE.

C'est un honnête homme, l'ami intime de Charles.

LE COMTE.

Et peut être un peu le vôtre ?

CAROLINE.

J'aime tous les amis de mon époux.

LE COMTE.

En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié, personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de Charles, personne n'est plus disposé à lui donner des preuves de bonté & d'attachement.

CAROLINE.

Ces preuves, Monsieur, ont été déjà trop loin ; je ne fais comment nous avons pu mériter...

LE COMTE.

La beauté a des droits aux hommages de tous les hommes, & la beauté souffrante est plus intéressante encore.



CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que de tous les suffrages celui de Charles est le seul qui puisse me flatter. Je suis loin de me croire belle ; mais il me suffit de le paraître à ses yeux. Quand à l'intérêt que vous me témoignez, j'ignore sur quoi il est fondé. Jamais je n'ai importuné de mes plaintes l'opulence ni la grandeur. Dans notre médiocrité, nous sommes même quelquefois utiles à nos semblables, & nous vous remercions de vos offres avec la modestie qui convient à notre situation, & la noble fierté qui sied à l'indépendance.

BAZILE, à Caroline.

Ferme, ça va bien.

LE COMTE.

Vous m'étonnez, Caroline.

CAROLINE.

Tant pis pour celles qui vous ont autorisé à douter des vertus les plus simples.

LE COMTE.

Vous avez vu votre mari ?

CAROLINE.

Il me quitte à l'instant.

LE COMTE.

Et il vous a fait la leçon ?

CAROLINE.

Il est des choses, Monsieur, sur lesquelles je n'ai besoin des avis de personne.

LE COMTE.

Cependant cette bourse que vous avez acceptée...

CAROLINE.

Ne m'engage à rien. Je ne l'ai reçue que conditionnellement.



LE COMTE, *à part.*

Réponse à tout. (*haut.*) Oui, vous vous êtes réservé de consulter Charles.

CAROLINE.

Et je le devrais, Monsieur. Une femme qui respecte son mari, qui s'estime elle-même....

LE COMTE.

Oh, grace, s'il vous plaît, de ces maximes, qui portent avec elle l'ennui & le dégoût. Je ne suis pas venu ici pour effuyer un sermon. Voici le fait, je vous ai envoyé de l'argent, parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin, je vous ai fait offrir ma protection, parce que je crois qu'elle peut vous être utile. Vous êtes épouse, vous êtes mère; nous observerons la bienfaisance qu'exigent ces deux titres. Je procure à Charles un emploi lucratif dans nos colonies. Vous éleverez votre enfant dans la plus grande aisance, & je veillerai moi-même à son éducation.

BAZILE.

Monsieur s'embarque donc aussi pour les grandes Indes.

LE COMTE.

Non, Monsieur, je ne m'embarque pas. Je garde avec moi la belle Caroline, dont la santé délicate ne supporterait pas un aussi long voyage, & je...

BAZILE, *chantant.*

On s'expose à compter deux fois..

CAROLINE.

C'est assez, Monsieur, terminons un entretien qui me gêne, & qui ne vous conduirait à rien. Supprimez un langage qui ne convient point à mes mœurs, & qui ne prouve pas en faveur des vôtres.



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES, *dans le fond du Théâtre.*

CHARLES.

C'EST Préval.

LE COMTE.

La belle Caroline a de la mémoire. Tantôt elle ne parlait pas ainsi.

CAROLINE.

C'est qu'il est difficile d'être en garde contre des pièges qu'on ne soupçonne pas.

LE COMTE.

Voilà du Charles tout pur. C'est un beau parleur, dit-on, que ce Charles.

BAZILE.

Oui, Monsieur, i' parle bien & pense de d'même.

LE COMTE.

C'est fort bien, c'est fort bien, mon ami. Vous êtes décidément l'ami de la maison.

BAZILE.

Oui, Monsieur, je sis l'ami de la maison, & j'm'en picque.

LE COMTE.

Allons, Caroline, foyez de bonne foi. Convenez du moins que c'est une cruelle chose qu'un mari jaloux. Ces gens-là voient tout en noir, & l'intrigue la plus innocente...



CHARLES.

Quelle horreur!

BAZILE.

Qu'appellez-vous intrigue? N'y a pas ici de femme à intrigues, entendez-vous, Monsieur, & vous êtes un mal avisé.

LE COMTE.

Caroline, vous avez fait choix d'un ami qui s'exprime fortement, & qui n'a pas...

CAROLINE.

Ce vernis imposteur, dont on décore les vices.

LE COMTE.

Madame, Madame, il faut que j'aye autant d'amour pour supporter...

CHARLES, *avec une colère concentrée.*

C'est donc de l'amour que vous avez, Monsieur?

BAZILE.

Oui, v'la l'grand mot lâché.

CHARLES.

Vous ne trouverez ici ni complices, ni victimes, je vous en avertis. Voilà votre or, Monsieur; ma femme, en l'acceptant, n'a prouvé que la simplicité de l'innocence. Je vous le rends, moi, avec connaissance de cause. Je vous fais grace des reproches que mérite votre conduite, & s'il vous reste quelque délicatesse, vous me saurez gré de la mienne. Vous vous êtes doublement trompé sur mon compte. J'estime trop mon épouse, pour en être jaloux. Elle peut quelquefois avoir besoin de mes conseils; mais elle est toujours à couvert du blâme. D'ailleurs, fut-elle en effet malheureuse, je suis maître chez moi, & jamais personne n'aura le droit de régler ma conduite. Pour vous, Monsieur, voilà la première fois que vous vous montrez dans



46 CHARLES ET CAROLINE,  
un asyle qui devrait vous être inconnu : j'ose espérer que ce sera la dernière. je vous en prie, & je me flatte que vous ne me refuserez pas la seule grace que j'attends de vous.

B A Z I L E.

Hé ben, queu qu'vous direz à ça?

L E C O M T E.

Qu'on se trompe quelquefois sur les objets des graces qu'on se plaît à répandre.

C H A R L E S.

Dispensez-moi de parler plus clairement. L'explication ne serait pas à votre avantage.

L E C O M T E.

Mais quelquefois aussi, on a assez de crédit pour venger des outrages...

C H A R L E S.

Je vous entends, Monsieur; il faut opter entre l'infamie & votre haine. Mon choix n'est pas douteux.

L E C O M T E.

Vous bravez tout, vous autres, qui n'avez rien à perdre. Mais quand on est bien avec le Ministre...

B A Z I L E.

Et qu'on vous ressemble; c'est signe que la France est bien gouvernée.

C H A R L E S.

Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité; & je les estime assez, pour croire qu'ils ne seront pas les instrumens d'une basse passion, & qu'ils ménageront l'homme honnête qui fait vous résister.

L E C O M T E.

On sçaura rabattre ce petit orgueil.



CHARLES.

Je ne vous crains pas. Je suis votre égal par la naissance, & je suis au-dessus de vous par les sentimens.

CAROLINE, *d'un ton suppliant.*

Mon ami!

BAZILE.

Oui, morgué, c'est bien dit, l'fils du Comte de Verneuil s'moque d'vous & d'vos pareils.

LE COMTE, *vivement.*

Vous êtes le fils du Comte de Verneuil.

CHARLES.

Que vous importe?

LE COMTE.

Qui a des terres en Picardie?

BAZILE.

En Picardie, ou ailleurs : mais qu'est à Paris, à bon compte, & qu'a l'bras aussi long qu'vous, entendez-vous?

CAROLINE.

Bazile, qu'avez-vous dit?

LE COMTE, *à part.*

Ah! je respire.

CAROLINE, *à Charles & à Bazile.*

Venez, mon ami, venez, Bazile. (*au Comte.*) Monsieur, il ne nous reste qu'un Cabinet, & nous nous y retirons. Faites-nous la grace de ne pas nous y suivre. (*en sortant.*) O mon Dieu, détournez de nous les malheurs qui nous menacent, ou donnez-nous la force de les supporter. (*Elle emmène Bazile & son mari, qui, en sortant, regarde le Comte d'un air menaçant.*)





## SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

AH, Monsieur Charles, vous êtes le fils du Comte de Verneuil ? Un mariage en l'air, une fugue de la maison paternelle, & de grands mots pour marquer tout cela : me voilà au courant des choses. La jeune personne joue son rôle à ravir. Ses graces négligées, son petit air revêché, la rendent plus intéressante encore. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti. Puisque Verneuil est à Paris, je le découvrirai facilement, j'irai le trouver, & je connais des moyens de mettre à la raison Monsieur Charles & sa petite moitié.

*Fin du second Acte.*

ACTE



## A C T E III.

( Le Théâtre représente un Salon. )

## SCÈNE PREMIÈRE.

VERNEUIL, père. VERNEUIL, fils

VERNEUIL, père.

NON, Monsieur, non, je n'en entendrai pas davantage. Vos réflexions ne rendent pas la faute de votre frère moins grave, & je n'en suivrai pas moins mes projets.

VERNEUIL, fils.

Mais mon père...

VERNEUIL, père.

Mais, mon fils, il n'y a point d'erreur qu'on ne puisse colorer avec un peu d'esprit. D'ailleurs, vos instances me fatiguent : faites-moi grace de ce que vous pourriez ajouter encore.

VERNEUIL, fils.

Me faites-vous un crime de mes prières ? Voudriez-vous...

VERNEUIL, père.

Non, je ne blâme pas, j'en conviens, le sentiment qui vous a conduit vers moi. Votre frère a toujours des droits à votre amitié, & vous avez dû

D



50 CHARLES ET CAROLINE.

prendre sa défense. Mais ce frère rebelle à mes volontés, insensible à mes menaces, passant du désordre à la misère, & n'ayant plus qu'un pas à franchir, pour tomber dans l'avilissement, votre frère a éteint en moi tout sentiment de tendresse. Enfin, mon fils, vous venez de faire votre devoir, & je ferai le mien.

V E R N E U I L, fils.

Quoi, décidément, Monsieur, vous allez vous armer contre lui, solliciter la cassation d'un mariage...

V E R N E U I L, père.

Je ferai mieux, Monsieur, je l'obtiendrai. Votre frère ne m'a pas consulté, pour se livrer à son fol amour. Il n'ignorait pas cependant qu'il était sous ma dépendance, il connaissait les loix : a-t-il cru que je n'en réclamerais pas l'appui ? S'est-il flatté d'échapper à leur vengeance ? Vous flattez-vous, vous-même, qu'oubliant les obligations de mon état, renonçant au fruit de trente ans de soins & de travaux, je partagerais enfin les égaremens de votre frère par une indulgence criminelle, que je compterais pour rien son état perdu, mes espérances évanouies, l'estime publique éteinte sans retour ?

V E R N E U I L, fils.

Vous le jugez bien sévèrement, mon père, si vous pensez...

V E R N E U I L, père.

Jeune homme, si jamais vous êtes père, vous apprendrez, peut-être, ce qu'il en coûte au bon cœur pour en déchirer un autre. Vous ne soupçonnez pas ce qui se passe dans le mien ; mais je suis comptable de ma conduite à tous les pères de



famille , à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux fixés sur moi. Si votre frère n'eût violé que des préjugés, je lui pardonnerais, & je m'en sens capable ; mais sa fortune renversée , sa réputation perdue, & le mépris des honnêtes gens, font-ce la des chimères , Monsieur ? Rangé dans la dernière classe du peuple, vendant son tems & son travail à quiconque veut les payer, exposé aux outrages de l'opulence, dénué enfin de cette énergie qui relève une ame dégradée, & lui rend son premier lustre, tel est votre frère. Est-ce à ces traits que je dois reconnaître mon fils ?

V E R N E U I L, fils.

Sa déplorable situation fait sa gloire, elle est l'effet de sa noble résistance qu'il oppose à l'adversité.

V E R N E U I L, père.

Elle est l'effet de son entêtement. Cet héroïsme prétendu ne peut tenir contre l'examen de la raison. Il peut en imposer à ces jeunes gens inconsiderés, qui n'approfondissent rien ; mais je n'y vois, moi, que l'éloignement de tous ses devoirs, qu'un vil moyen de persévérer dans son odieuse conduite, de se conserver une femme...

V E R N E U I L, fils, *vivement*.

Comme il y en a peu. Une femme charmante.

V E R N E U I L, père

Une femme charmante ! Ils ont tout dit, quand ils ont prononcé ce mot-là. Mais je veux qu'elle soit telle qu'elle vous a paru, qu'elle mérite jusqu'à un certain point le rare éloge que vous m'en faîtes tout-à-l'heure, qu'en faut-il conclure ? Que si elle était sans agrémens, sans douceurs, sans quelques qualités estimables, peut-être, elle n'exer-



52 CHARLES ET CAROLINE.

cerait point sur votre frère, un empire aussi absolu. Mais si toutes les femmes, pourvues de quelques attrait, s'en faisaient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriverait-il? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, & plus tard, les regrets, la honte & la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, & elle a dû armer les loix contre les séductions d'un sexe, & les folles passions de l'autre.

VERNEUIL, fils.

Ces idées, mon père, justes & vraies en général, n'empêchent pas des exceptions méritées. Mon frère est un homme d'honneur.

VERNEUIL, père.

A vos yeux. Aux miens ce n'est qu'un rebelle, que rien ne peut justifier.

VERNEUIL, fils.

Je le justifierais, mon père, si vous vouliez m'entendre avec tranquillité.

VERNEUIL, père.

Vous ne pouvez rien me dire que vous ne m'ayez déjà dit. Finissons & laissez-moi.

VERNEUIL, fils.

Encore un mot, de grace.

VERNEUIL, père.

Vous abusez de ma patience.

VERNEUIL, fils.

Si vous voyiez son épouse...

VERNEUIL, père.

Son épouse, dites-vous? Une inconnue...

VERNEUIL, fils.

Ses parents sont honnêtes.



VERNEUIL, père.

Sans fortune...

VERNEUIL, fils.

La vôtre est considérable.

VERNEUIL, père.

Sans naissance...

VERNEUIL, fils.

C'est un don du hasard.

VERNEUIL, père.

Et peut être sans éducation.

VERNEUIL, fils.

Son langage, ses principes annoncent un esprit cultivé & un cœur pur.

VERNEUIL, père.

Jeune insensé; & quelle preuve vous en a-t-elle donné ? En est-ce une que d'avoir quitté sa patrie en fugitive, que de s'être unie à votre frère contre les loix & sans mon aveu.

VERNEUIL, fils.

Elle était enfant alors, & ne prévoyait pas les suites funestes...

VERNEUIL, père.

A la bonne heure; mais votre frère était un homme fait, & n'a agi qu'avec connoissance de cause.

VERNEUIL, fils, *vivement*.

Sa femme est donc innocente.

VERNEUIL, père.

Et quand elle le serait, qu'en résulterait-il ?

VERNEUIL, fils.

Que vous devez la plaindre & la secourir.

VERNEUIL, père.

Oui, je la plains, n'en doutez pas: mon ressentiment ne me rend pas injuste. Si, en effet, elle a commis une faute, dont elle ne prévoyait pas l'é-



54 CHARLES ET CAROLINE.

tendue, si elle n'a cédé qu'aux pressantes sollicitations de votre frère, si son extrême jeunesse lui a fait violer des bienséances, que peut être elle ne connaissait pas, oui, je m'intéresserai à son sort, je l'adoucirai.

V E R N E U I L, fils.

Et ce faible enfant...

V E R N E U I L, père, *vivement*.

Je ferai tout pour lui.

V E R N E U I L, fils.

Ah! mon père, je ne désespère pas encore de vous voir ratifier un mariage...

V E R N E U I L, père.

Ratifier ce mariage! Quel mot avez-vous osé proférer!

V E R N E U I L, fils.

Qu'a-t-il donc de si révoltant, mon père?

V E R N E U I L, père.

Je vous ai dévoilé mes principes. Respectez-les, du moins, si vous ne voulez pas les adopter.

V E R N E U I L, fils.

Mon malheureux frère est donc perdu sans retour?

V E R N E U I L, père.

Sans retour? Non, Monsieur, son sort dépend de lui.

V E R N E U I L, fils.

Ah! mon père, ordonnez, que doit-il faire?

V E R N E U I L, père.

Vous me le demandez! Qu'il rompe un engagement qui m'offense, & qu'il n'aurait jamais dû former. Qu'il redevienne mon fils, & je lui rendrai son père.



COMÉDIE.

35

VERNEUIL, fils.

Ah! Monsieur, à ces conditions...

VERNEUIL, père.

Je vous entends, Monsieur. A ces conditions, il refuse mon amitié & le pardon généreux que je voulais lui accorder. Gardez-vous de m'en parler davantage, si vous ne voulez partager avec lui ma juste indignation.

VERNEUIL, fils.

Je vous supplie, Monsieur...

VERNEUIL, père.

Vous m'avez entendu. Retirez-vous.

VERNEUIL, fils.

Vous l'ordonnez?

VERNEUIL, père.

Retirez-vous, vous dis je?

VERNEUIL, fils, *en sortant.*

Attendons un moment plus favorable.

---

SCÈNE II.

VERNEUIL, père, *seul.*

IL m'en a coûté pour résister à ce jeune homme, pour lui montrer une inflexibilité, qui n'est pas dans mon caractère. J'aime qu'il soit l'ami de son frère. Je ne puis même blâmer intérieurement l'infortuné qui me résiste. Cette résistance prouve son honnêteté. S'il était capable d'abandonner sans efforts une femme intéressante, d'oublier un enfant qui lui doit être cher; oui, je le sens, je le mépriserais, & ce serait pour moi le dernier des malheurs.

D 4



56 CHARLES ET CAROLINE.

Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs dont je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère. La différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages. Je dois m'y opposer, je le dois & je le veux.

---

SCÈNE III.

VERNEUIL, père. BAZILE.

BAZILE, s'échappant des mains des Domestiques, qui veulent le retenir.

**M**AIS queque c'est donc qu'ça ? J'vous dis qu'il faut que je lui parle, & pour affaire pressée.

VERNEUIL, père.

Qu'y a-t-il ?

BAZILE.

C'est nous, Monsieur, qui venons vous rendre un service, & à qui vos valets veulent barrer l'entrée.

VERNEUIL, père.

Laissez cet homme, je l'entendrai. (*Les Domestiques sortent*).

BAZILE, à la cantonnade.

Allez, Messieurs, retournez à vos postes, & soyez pus polis une autre fois avec l's'honnêtes gens qui avont besoin de vous.

VERNEUIL, père.

Que voulez-vous, mon ami ?



B A Z I L E , *saluant.*

Monsieur... Je m'appelle Bazile, honnête homme de profession, Commissionnaire de mon métier, & l'ami particulier de Charles Verneuil... que vous connoissez ben.

V E R N E U I L , père, *douloureusement.*

Vous êtes son ami... Ah ! le malheureux !

B A Z I L E .

C'n'est pas mon amitié, Monsieur, qui fait son malheur ; bien au contraire, & il vous en rendrait témoignage : c'est la colère, c'est l'abandon de son père, qui font son tourment. Mais il n'ient qu'à vous qu'tout ça finisse : laissez là vos orgueilleuses fariboles, morgué, foyez père : nature va-t-avant tout.

V E R N E U I L , père, *avec douceur.*

Mon ami, ces choses-là ne vous regardent pas.

B A Z I L E .

Eh ! pourquoi ça, Monsieur ? Parce que je sommes pauvre, parce que je n'avons qu'un mauvais habit ? N'faut pas juger l'homme par la couverture, c'est à l'usé qu'on connoît l'drap. Y a là-dessous un bon cœur qui sent vos chagrins, & qui veut y mettre eune définition. N'faut pas être d'qualité pour comparir aux peines d'ses semblables.

V E R N E U I L , père.

Mon ami, vous m'étonnez.

B A Z I L E .

Tant pis pour vous, Monsieur, si vous pensez qu'i faut un surtout doré pour être franc, sensible, & serviable. Vous êtes étonné d'voir que j'allons droit au but, que j'ne vous flagornons pas ? je venons hardiment, parce que j'sommes chargés d'eune bonne cause ; j'avons confiance en vous,



58 CHARLES ET CAROLINE,

parce qu'vous portez un air d'bonté, & que vot' cœurne donnera pas un démenti à vot' physionomie. Vous êtes nob', vous êtes riche, c'est bien fait à vous; mais tout ça n'm'embarlificote pas, je vous en avertis au bout d'tout, vous n'êtes qu'un homme, j'en fis un autre, & entre hommes on peut s'parler.

V E R N E U I L, père.

Eh bien, mon ami, parlons. Quel est donc ce service que vous comptez me rendre.

B A Z I L E.

Je venons vous empêcher d'faire une sottise.

V E R N E U I L, père.

Que dites-vous?

B A Z I L E, appuyant.

Je venons vous empêcher d'faire une sottise. Pourquoi voulez vous dételer mon ami Charles, & poigner sa Caroline? C'est y juste, c'est y beau? d'ailleurs, Monsieur, y a un enfant, y a un enfant....

V E R N E U I L, père, avec sentiment.

Hé, je le sçais.

B A Z I L E.

Vous le sçavez! J'aurions parié qu'vous n'vous en doutiez pas. Oui, Monsieur, y a un enfant, beau comme l'amour, & qui vous ressemb' comme deux gouttes d'eau.

V E R N E U I L, père.

Ah! c'est un obstacle de plus...

B A Z I L E.

Au contraire, Monsieur, C'est un une raison pour vous adoucir. Qu'enqu'i vous a fait c't'enfant, pour l'persécuter drès sa naissance? Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui vous dit qu'vous êtes son grand père, & qu'vous devez être son support? Et sa



mère, la connaissez-vous? Sçavez vous que c'est eune femme comme y vous en faudrait eune, si vous étiez à marier? T'nez, Monsieur, contentement passe richesse: n'faut pas les mines du Potôse pour être heureux, & Charles en aura assez pour deux. Mais s'i voulait trahir c'te bonne Catoline, abandonner c'gentil p'tit enfant; ce serait à vous que je nous adrestions pour l'ramener à son devoir. Pas vrai, Monsieur, qu'vous ne souffririez pas qu'i s'rendit coupable d'eune pareille indignité? Mais n'ayez pas peur, il aime sa femme, y raffolle d'sa Cécile, & vous en ferez autant quand vous les connaîtrez.

V E R N E U I L, père, *avec émotion.*

C'est assez, mon ami, c'est assez.

B A Z I L E.

Non, Monsieur, je n'aurons pas de cesse, que je n'vous ayons abattu tout-à-fait. Vous vous attendrissez, c'est bonne marque. Allons morguè, vienne un bon rémora; que j'ayons la gioire de remettre le père & le fils dans les bras l'un de l'autre. Dites tant seulement, je l'i pardonne & y tombe à vos pieds.

V E R N E U I L, père.

Il est ici!

B A Z I L E.

Oui, Monsieur, il est ici, & c'est nous qui l'i avons amené; y craignait d'y venir; mais je l'i avons répondu d'vous.

V E R N E U I L, père.

Il craignait de venir! Ah, il sent trop combien mon ressentiment est juste.

B A Z I L E.

Oui, Monsieur, vor ressentiment est juste, je n'en disconvenons pas; mais, à tout péché, misé-



60 CHARLES ET CAROLINE.

ricorde. Vous aviez un père autrefois, n'a vous jamais eu besoin de son indulgence? Ne vous a-t-il jamais rien pardonné? Mettez la main sur la conscience, Monsieur, traitez l's'autres, comme vous avez été ben aise qu'on vous traitit vous mêmes. Charles n'a manqué que parce qu'il a le cœur bon, n'i a pas d'quoi l'i en vouloir toute la vie. Queu plaisir d'pardonner à son fils, d'adopter une famille qu'est si digne d'être heureuse, queu doux momens vous pouvez vous procurer. Il n'en fera pas r'tardé davantage. J'vas chercher vot' fils, & vous n'm'en dédirez pas.

V E R N E U I L, père, *avec effort.*

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

B A Z I L E.

Comment, Monsieur...

V E R N E U I L, père, *avec une tendresse qu'il s'efforce de dissimuler.*

Je ne veux pas le voir... Je ne veux pas le voir, mon cœur lui est à jamais fermé.

B A Z I L E.

Queuque qu'est donc qu'ces cœurs d'qualité, où qu'l'aminie va & vient à commandement! Vous n'aimeriez pus Charles, & vous êtes son père? C'est impossible, ça, Monsieur. Quoi, quand j'l'avons secouru, nous qui ne lui sommes de rien, qui ne l'connaissons pas, qui n'en avions pas seulement entendu parler, vous ne seriez pas honteux de vous montrer père sans naturel, & d'ajouter à ce que souffre déjà c'pauvre garçon, l'ardeur de vot' inimitié? Une haine éternelle est indigne d'un honnête homme, & on n'doit pas frapper l'faible, qui demande grace.... Mais, non, Monsieur, non, vous ne persévererez pas dans de pareil desseins. Vous



avez trop compté sur vos forces, en faudrait de sur-naturelles, pour résister à un enfant repentant & soumis. Viens, Charles, viens, mon camarade. Encore un effort, & tout est réparé.

---

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

BAZILE, entraînant Charles vers son père.

LE v'là, Monsieur, repoussez-le, si vous en avez le courage.

CHARLES, se jettant aux pieds de son père.  
Mon père !

VERNEUIL, père, se cachant le visage.  
Laissez-moi, laissez-moi.

CHARLES.

Vous me rejetez de votre sein ! Mon père, que vous ai-je fait ?

VERNEUIL, père, se retournant vers son fils.

Ce que tu m'as fait, cruel enfant, tu oses me le demander ? Dans quel état je le revois !.. portant les livrées de la misère, manquant de tout peut-être... Ah ! Charles ! Charles !

CHARLES.

Mon père, mon digne père !

VERNEUIL, père.

Viens-tu aggraver mes chagrins, ou viens-tu les effacer ? Mon cœur saigne, en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect, qui me tue. Tu me



62 CHARLES ET CAROLINE,

connois, ingrat : dis un mot , & mes bras te sont ouverts.

C H A R L E S.

Ordonnez, mon père. Je vous respecte, je fais plus, je vous aime tendrement. Il m'est affreux de vivre loin de vous. Que ne ferois-je pas pour regagner votre tendresse ? Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à vous sacrifier tout, tout, excepté la nature & l'honneur.

V E R N E U I L, père.

Charles, tu vois ma foiblesse : j'aurais voulu te la cacher en vain. J'ai imposé silence à ton frère, j'ai résisté à ton ami ; mais mes forces sont épuisées, & je me montre tel que je suis. Je ressens à la fois tes douleurs & mes peines ; leur réunion est trop forte, je ne puis la soutenir. Mon ami, ayez pitié de ma vieillesse, ne me fais pas descendre au tombeau avant le tems, ne m'oblige pas à m'armer contre mon sang, à faire retentir les Tribunaux de mes plaintes, à t'accabler enfin, quand tu peux te rendre encore. Vois mes larmes, elles coulent devant toi, & je n'en rougis point. C'est un tribut que m'arrache la nature, & tu n'y feras pas insensible.

B A Z I L E.

V'la qui m'fait plaisir : c'est charmant d'avoir part.

C H A R L E S.

Malheureux ! Qu'ai-je fait ? J'ai porté la mort dans le sein de mon père. Mon père, pardonnez-moi.

V E R N E U I L, père.

Hé, qu'ai-je désiré, que de pouvoir t'absoudre ?

B A Z I L E.

Vous le voyez, m's amis ; dans ce monde i'n'sagit que de s'entendre.



CHARLES.

Livrez-vous à toute votre bonté, mon père, reconnaissez ma femme, adoptez mon enfant.

VERNEUIL, père, *se détournant*.  
Je ne le puis, je ne le puis.

BAZILE, *à part*.

Quoi, encore un vertigo !

CHARLES.

Vous le ferez, mon père, si je vous suis cher encore.

VERNEUIL, père.

Charles, veux-tu abuser de mon état, me contraindre à une démarche, que je rétracterais, dès que je serais rendu à moi-même ? Quelle est donc la tyrannie des passions, qu'elle est donc leur violence, si elles nous égarent ainsi ?

CHARLES.

Oui, mes passions m'ont égaré, mon père, j'en fais l'aveu devant vous. Mais elles m'égarèrent à un âge où on ne connaît pas le danger. Elles m'égarèrent quand j'osai adresser à Caroline les premiers vœux de cet amour, que vous avez condamné, voilà mon unique faute, la seule dont je puisse me repentir. Mais une enfant, arrachée à ses parens, entraînée dans une terre étrangère, des sermens que vous avez pros crits, mais que j'ai prononcé dans toute la ferveur de mon ame, mon exactitude à les observer, ma constance envers une épouse, ma tendresse envers mon enfant, sont-ce là des liens frivoles que le respect filial doit annuler, que votre sévérité puisse rompre ? Vous m'ordonnez d'être enfant soumis, & vous me défendez d'être père ! Il faut admettre tous les devoirs du sang, ou les rejeter tous également. Faibles & innocentes créa-



64 CHARLES ET CAROLINE,

tures, dont l'une s'est confiée à moi, dont l'autre me doit l'existence, je tiens à vous plus qu'à la vie, & jamais je ne vous abandonnerai, j'en atteste le Ciel, ce Ciel, témoin de mes promesses. Que ses malédictions m'accablent, que sa main toute-puissante s'appesantisse sur moi, si des préjugés l'emportent sur l'homme, & si la tyrannie fait taire la nature.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, *dans le fond.*

VERNEUIL, père.

**M**ALHEUREUX! Qu'as-tu dit? Tu accuses de tyrannie un père, qui va au-devant de toi, qui ne profère que des paroles de paix, qui la porte dans son sein, & qui veut la faire passer dans le tien. Sais-tu que j'ai fait tout ce que tu pouvais attendre d'un père indulgent & sensible, que le mépris de mes bontés va rallumer les sentiments de vengeance que je voulais étouffer? Ne crains-tu pas, fils ingrat & dénaturé, que la malédiction du Ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne.

CAROLINE, *à part.*

Ah! Malheureuse!

CHARLES.

J'en mourrais peut-être; mais je la recevrais avec la fermeté du courage, & la résignation qu'inspire l'innocence.

VERNEUIL, père.



COMÉDIE.

65

V E R N E U I L , père.

L'innocence qui brave un père!

C H A R L E S.

Un père, qui exige l'impossible.

C A R O L I N E , *à part.*

Je suis perdue.

V E R N E U I L , père.

Si vous étiez à ma place, vous permettriez-vous ce que vous me demandez?

C H A R L E S.

Si vous étiez à la mienne, vous conduiriez-vous autrement? Répareriez-vous une faute par un crime? Vous laisseriez-vous intimider par de vaines menaces?

V E R N E U I L , père.

Ainsi donc ces menaces, loin de vous ramener à votre devoir, irritent un caractère fougueux, qui, dès long-tems ne connaît plus de frein? Charles, Charles, ce moment est le dernier qui vous reste, vous en profiterez, si vos passions vous permettent encore de réfléchir.

C A R O L I N E , *à part.*

Je vois ce que je dois faire.

C H A R L E S.

J'ai résisté à vos larmes, jugez, mon père, si rien peut m'ébranler.

V E R N E U I L , père.

C'en est assez, je me montrerai aussi inflexible que le barbare, que rien ne peut amollir. Je le romprai, n'en doutez pas, ce nœud frivole que vous révérez, & que je méprise. Aujourd'hui, aujourd'hui, même, vos Juges & les miens entendront mes plaintes, & ils n'y seront pas insensibles.

E



CAROLINE, *à part.*

Il ne me reste que ce parti , & j'y suis décidée. (*à Verneuil père.*) Epargnez-vous, Monsieur, une démarche inutile. C'est assez du mépris que vous me marquez, sans y ajouter un éclat deshonorant pour tous trois. La loi parle en votre faveur, profitez-en sans l'invoquer. Victime innocente, je me sou mets, je me résigne au coup qui me menace. Loin d'armer le père contre le fils, je m'immolerai pour les réunir. Jamais l'amour ne me parla aussi haut en faveur de Charles, qu'au moment où je le perds à jamais. Mais je lui impose silence, j'étouffe ses plaintes & ses regrets. Charles était mon époux, je pouvais, je devais le croire. Je vous le rends, Monsieur, il est libre, & du moins vous ne l'arracherez pas de mes bras.

CHARLES.

Caroline, que fais-tu ?

CAROLINE.

Ce que je dois. C'est pour toi que j'ai abandonné mes parents & ma patrie, c'est pour toi que j'ai supporté la misère, je t'immole à présent ma réputation. (*à Verneuil père.*) Voilà le dernier de mes sacrifices, Monsieur, la mesure de l'infortune est comblée. Malheureuse de n'avoir plus rien à offrir à l'amant que j'adorai, & à l'époux qu'il faut que j'abandonne.

VERNEUIL, père, *à part.*

Que sa douleur est touchante ! Pourquoi faut-il...

CHARLES.

N'attestes pas l'amour. Il ne connut jamais ces sacrifices affreux, dictés par la crainte, arrachés par la force. Si ton cœur, comme le mien...



CAROLINE.

Arrête, n'ajoute pas à l'horreur de ma situation. Eh! ne sens-tu pas, ingrat, que l'état humiliant où je me réduis pour toi est la preuve la plus forte que je puisse te donner de mon amour? Que l'amour seul est capable de ce dévouement absolu, de ce courage surnaturel, qui te rendent à toi-même & à ton père? Toi, qui allais calomnier ton cœur, je mépriserais le tien, si tu doutais de ce qu'il m'en coûte pour remplir cet horrible devoir.

BAZILE, à Verneuil, père.

Et tout ça n'vous émeut pas. C'est incompréhensible.

VERNEUIL, père, à Caroline.

Je commence à vous connoître & à vous apprécier. Votre délicatesse ne sera pas sans récompense. Je me charge de votre bien-être, j'élèverai l'enfant malheureux...

CAROLINE.

Vous me connoissez, dites-vous, & vous croyez que je recevrai vos bienfaits, que je vous confierai ma Cécile! Moi, je mettrais un prix à mon honneur, je livrerais mon enfant à celui qui lui arrache son père! C'est alors que je mériterais mon sort. Non, Monsieur, seule, ignorée & pauvre, mais courageuse & patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'élèverai mon enfant dans cette heureuse obscurité où l'on cultive encore les vertus de la nature. Il apprendra de moi à souffrir sans se plaindre, à pardonner à ses oppresseurs, & si je suis condamnée à pleurer sa naissance, je vivrai pour réparer ma faute, & je mourrai sans remords. (*Elle sort.*)





SCENE VI.

VERNEUIL, père. CHARLES. BAZILE.

B A Z I L E, à Verneuil, père.

V O U S n'vous rendez pas encore ! Seriez-vous un méchant homme ?

V E R N E U I L, père, *à part.*

Cette femme m'a touché à un point... Que résoudre !... Que faire !...

C H A R L E S.

Mon père !... Me blâmez-vous encore maintenant que vous l'avez entendue ?

V E R N E U I L, père.

Je suis dans une agitation... J'éprouve un trouble... Ma tête n'est plus à moi... Charles, je conçois la force du sentiment qui vous attache à Caroline. De toutes les femmes que je connais, c'est celle qui vous convient le plus parfaitement, si elle joignait à son mérite & à ses agrémens personnels ce qui la fait aimer... J'aime, je plains votre Caroline...

C H A R L E S, hors de lui.

Vous l'aimez... Vous l'aimez... ( *à Bazile.* ) Entends-tu ? Mon père dit qu'il l'aime.

V E R N E U I L, père.

Mais votre intérêt doit l'emporter dans mon cœur sur toute autre considération.

C H A R L E S.

Quoi, mon père, vous persistez encore...



VERNEUIL, père.

Je ne fais à quoi me déterminer... Je suis dans une situation qui ne me permet pas de prendre un parti... J'ai besoin de me recueillir, Mon fils, retirez-vous. Je ne vous dis pas ce que je voudrais pouvoir faire... ce que je ferai peut-être; mais, dans tous les cas, soyez convaincu, mon cher Charles, que votre père est votre meilleur ami. (*Charles lui baise les mains.*)

B A Z I L E.

Viens, Charles, viens, mon ami: ne dérangeons pas ce brave homme-là. Mais d'queuque façon qu'ça tourne, sois sûr que Bazile te reste, & comptes toujours sur son cœur & sur ses bras.

C H A R L E S.

Je me retire, mon père, je vous laisse à vos réflexions. Pensez à trois personnes, que vous pouvez élever du fond de l'abyme au comble de la félicité. Quelque soit l'événement, j'emporte votre estime. Oui, vous m'estimez, mon père, je vous connois trop pour en douter, & cette persuasion me soutient & me console.

## SCÈNE VII.

VERNEUIL, père, seul.

OUI, je l'estime, & comment m'en défendre! Comment résister à des attaques multipliées, contre lesquelles ma raison est impuissante... Ils me l'avaient bien dit: cette femme est étonnante. Il en est de plus belles; mais quel séduisant assemblage!

E 3



70 CHARLES ET CAROLINE,

Attrait, graces, esprit, délicatesse, fermeté...  
 Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, je ne  
 me conduirais pas autrement... Cependant puis-je  
 céder ? Si mon cœur, si mon faible cœur le défend,  
 les préjugés, l'opinion publique, le respect hu-  
 main m'opposent des barrières que je crains de fran-  
 chir. Que répondre à ceux qui me reprocheraient  
 ma condescendance, ma faiblesse ? Le bonheur de  
 Charles suffirait-il pour me disculper ? ... Cruelle  
 incertitude ! . . Et pas un ami près de moi à qui je  
 puisse me confier, dont les conseils viennent à  
 mon aide... Quelle pénible situation !

---

SCENE VIII.

VERNEUIL, père. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

**M**ONSIEUR le Comte de Préval.

VERNEUIL, père.

Faites entrer. ( *Le Laquais sort.* )

---

SCENE IX.

VERNEUIL, père. LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE, *l'embrassant.*

**E**H, mon cher Verneuil, que je suis aise de vous  
 voir : il y a douze ans au moins que je n'ai eu ce  
 plaisir.



V E R N E U I L, père.

Il est vrai, Monsieur, qu'il y a longtems que nous nous sommes perdus de vue. Votre crédit est, dit-on, porté au plus haut point, je vous en félicite. Mais je ne suis à Paris que d'hier. Comment avez-vous sçu...

L E C O M T E, *du ton de la fausseté.*

J'étais ce matin chez le Ministre, on a parlé de vous, quelqu'un a dit vous avoir vu arriver, je me suis empressé de vous chercher, & de venir vous offrir mes bons offices.

V E R N E U I L, père.

Vous me faites plaisir. Je ne connois plus personne à Paris, & je serai bien aise de pouvoir m'y réclamer de quelqu'un qui y jouisse d'une certaine considération.

L E C O M T E.

Ah! Par exemple, vous ne pouviez mieux vous adresser. Si vous avez à recourir aux personnes en place, je vous recommanderai, je m'en ferai un devoir, & je me flatte que mes sollicitations ne vous seront pas inutiles. Mais quelle affaire vous a donc conduit ici?

V E R N E U I L, père.

Un projet médité longtems, adopté avec peine, & que, peut-être, je n'aurai pas la force d'exécuter.

L E C O M T E.

C'est peut être l'escapade de votre fils aîné, qui.

V E R N E U I L, père.

Vous en êtes instruit?

L E C O M T E.

Eh, sans doute, il en a été question ce matin



72 CHARLES ET CAROLINE,  
dans les bureaux. On vous plaint, on s'étonne de  
ce que vous ne l'empêchez pas...

VERNEUIL, père.

J'étais venu dans le dessein de rompre ce mariage.

LE COMTE.

Plaisant mariage ! Combien vous & moi en  
vons-nous contracté de semblables !

VERNEUIL, père.

Cen'est pas le moment de plaisanter, Monsieur,  
je ne suis pas remis encore du trouble où m'ont  
jettés ces deux infortunés.

LE COMTE.

Vous les avez vu ?

VERNEUIL, père.

Hélas ! oui !

LE COMTE.

Et ils vous ont touché, sans doute.

VERNEUIL, père.

Ah ! au de-là de toute expression.

LE COMTE.

Vous avez toujours été extrêmement facile,  
mon cher Verneuil, on aura joué la douleur, la  
probité, on aura hazardé quelques larmes, aux-  
quelles vous aurez répondu par les vôtres, & au-  
lieu d'empêcher votre fils de consommer une sottise,  
vous y aurez peut-être donné les mains...

VERNEUIL, père.

Non, Monsieur, non, je ne suis pas aussi facile  
que vous l'imaginez. J'ai été sensiblement touché,  
je l'avoue, du désespoir de mon fils. Ses prières  
m'ont ému, ses raisonnemens m'ont presque per-  
suadé. Cependant, je n'ai rien promis, & je suis  
maître encore du parti que je voudrai prendre...



Mais croiriez-vous, Préval, qu'au moment où vous êtes entré je désirais un ami, dont les conseils désintéressés m'éclairassent dans cette affaire, dont la probité prononçât entre mes devoirs, & le vœu de mon cœur.

LE COMTE.

Je suis l'homme qu'il vous faut & je suis enchanté d'être ici.

VERNEUIL, père.

C'est qu'il est difficile de juger sainement dans sa propre cause ! D'ailleurs ils sont tous contre moi. Ils m'attaquent avec tant d'avantages. ... Cette femme sur-tout. ...

LE COMTE.

On la dit très-jolie.

VERNEUIL, père.

Très-jolie, non.

LE COMTE, *à part*.

Il est difficile.

VERNEUIL, père.

Mais si intéressante !... Une façon de penser si délicate, une noble fierté, qui lui sied si bien !...

LE COMTE.

Ces femmes-là sont adroites.

VERNEUIL, père.

Non, non, il y avait une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne pourrait approcher.

LE COMTE.

Vous l'avez cru.

VERNEUIL, père.

Je n'en pourrais douter.

LE COMTE.

En ce cas, mon ami, mes conseils vous sont inutiles.



74 CHARLES ET CAROLINE,

VERNEUIL, père.

Au contraire, Préval, il m'en faut de solides, de soutenus, si je veux me soustraire à la séduction....

LE COMTE.

Quoi, vraiment vous avez été sur le point de céder à leurs sollicitations.

VERNEUIL père.

Oui, Monsieur, & dans ce moment même je ne sçais encore à quoi je vais me résoudre.

LE COMTE.

Je ne sçais pas; mais si je peux combattre des dispositions où il entre de la faiblesse, mais que je dois respecter, si je ne veux pas me brouiller avec votre fils, il est vrai que sa position ne le rend pas bien dangereux pour quelqu'un que la chose n'intéresserait pas; convenez qu'il serait plaisant de voir le fils du Comte de Verneuil adossé... attendre les chalands... & s'en retourner le soir porter à sa Pénélope le fruit de son industrie, il ne manque au tableau que celui de l'orgueil de la petite personne, qui jouit sans doute de voir dans ses fers un captif de cette importance. A propos, on dit qu'il allait avoir un Régiment, lorsque...

VERNEUIL, père.

On le lui avait promis.

LE COMTE.

Il y a déjà quelques années. Il seroit prêt à passer aux grades supérieurs. Plaisanterie à part, mon cher Verneuil, il ferait fâcheux de laisser croupir ce jeune homme dans le genre de vie qu'il a adopté. Il est d'âge encore à réparer ses torts, & vous conviendrez que lui pardonner celles qu'il s'est déjà permises, c'est l'encourager à en faire de nouvelles.



VERNEUIL, père.

Voilà ce que je me suis dit cent fois.

LE COMTE.

Mais cela ne suffit pas, mon bon ami. Il fallait agir & aller droit au but. Votre inaction, dans cette affaire, vous fait le plus grand tort dans le monde. Les gens sensés vous blâment, les indifférens vous raillent, quelques uns vous plaignent. Mais il règne dans tous ces propos un ton amer, qui m'a souvent fait souffrir pour vous. Le ridicule dont on charge votre conduite m'affecte sensiblement. D'ailleurs ces sortes de mariages ne sont jamais heureux. Les difficultés irritent l'amour, les persécutions le soutiennent; mais n'a-t-il plus rien à craindre ou à désirer, le charme s'évanouit, l'épouse, parvenue à son but, cesse de se contraindre, & l'époux détrôné voit avec douleur son état & sa fortune sacrifiés à des chimères. Le dégoût arrive, l'humeur suit, & ceux qui croyaient s'adorer toute leur vie, sont étonnés de ne pouvoir plus se supporter.

VERNEUIL, père.

Vos principes sont les miens. Ce que vous me dites-là, je l'ai dit moi même à mon fils, qui voulait me contraindre à ratifier le mariage de son frère. Charles lui-même ne m'avait gagné que jusqu'à un certain point. Mais cette femme!... Cette femme..

LE COMTE, *souriant*.

Cette femme vous embarrasse furieusement.

VERNEUIL, père.

J'en conviens... & puis cet enfant...

LE COMTE.

Oh, pour l'enfant, je vous le recommande, mon ami, il faut faire quelque chose pour lui.



76 CHARLES ET CAROLINE,

VERNEUIL, père.

C'est bien mon intention. Pauvre enfant, sous quels auspices es-tu né?

LE COMTE.

En effet tout cela est embarrassant. Mais enfin quel parti prenez-vous?

VERNEUIL, père.

Je vous le demande. Vous êtes de sang-froid, vous avez toute votre raison, & moi...

LE COMTE.

Oui, je conçois qu'il vous faut nécessairement un guide, qui...

VERNEUIL, père.

Soyez-le, Préval. Prononcez sans feinte, sans détour.

LE COMTE.

Vous me le permettez.

VERNEUIL, père,

Je vous en prie.

LE COMTE.

C'est que je crains de vous déplaire. D'ailleurs, ce que je vous ai déjà dit, doit vous faire pressentir ce que j'ajouterais, si j'osais.

VERNEUIL, père.

J'entends, vous me conseillez d'employer l'autorité.

LE COMTE.

Puisque vous voulez que je vous parle franchement, vous ne pouvez vous en dispenser.

VERNEUIL, père.

Je devais aller aujourd'hui chez mon Procureur.

LE COMTE.

Pourquoi faire?



VERNEUIL, père.

Pour entamer ce malheureux procès.

LE COMTE.

Vous n'y pensez pas, mon ami. Vous voulez employer les voies juridiques, dont la lenteur laissera à votre fils les moyens de vous échapper encore ? Il retournera d'où il vient, & ne craindra rien de vos poursuites. Et puis il est majeur : son mariage cassé, qui l'empêchera d'en contracter un selon les loix ?

VERNEUIL, père.

Je n'avais pas fait cette réflexion.

LE COMTE.

Il faut absolument le séparer de cette femme.

VERNEUIL, père.

Il n'y consentira jamais.

LE COMTE.

Nous sçaurons bien l'y contraindre.

VERNEUIL, père.

Et comment ?

LE COMTE.

Un ordre du Roi. ...

VERNEUIL, père.

Faire enfermer mon fils !

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen.

VERNEUIL, père.

Ce moyen est affreux. Achever d'aigrir un jeune homme, déjà trop violent, me fermer à jamais son cœur !... Ah ! Préval ! Préval !

LE COMTE.

Qu'on est faible, quand on est père !

VERNEUIL, père.

Qu'on est dur quand on ne l'est pas !



78 CHARLES ET CAROLINE.

LE COMTE.

Je vous demande pardon, mon ami, de vous avoir donné un conseil qui paraît vous déplaire, mais que vos instances m'ont arraché. Il me sembla qu'un an, six mois de clôture ne pouvoient qu'être utiles à votre fils; qu'éloigné des objets qui le subjuguent: il oublierait insensiblement un engagement qui le deshonoré, que sa raison reprendrait tous ses droits; que, rendu à sa société & à son père, il sentirait ce que vous auriez fait pour lui, & qu'enfin...

VERNEUIL, père.

Faire enfermer mon fils!

LE COMTE.

N'en parlons plus, mon ami, n'en parlons plus. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire, & je...

VERNEUIL, père.

Non, Préval, non. Vous voyez mieux que moi, sans doute. Vous n'êtes pas aveuglé par cette tendresse, qui se révolte à la seule idée d'un enfant dans les fers.

LE COMTE.

Il serait un moyen d'abrégé sa détention, & de vous mettre à votre aise.

VERNEUIL, père.

Lequel? Je l'adopte sans balancer.

LE COMTE.

Charles enlevé, Caroline & son enfant sont à votre discrétion. Vous placerez l'un dans des mains étrangères & sous un nom supposé. Vous éloignerez l'autre, à qui vous paierez une modique pension, à condition qu'elle se conduira selon vos vues, & sa misère est un sûr garant de sa docilité.



VERNEUIL, père.

C'est que tout cela nécessite des procédés si durs, si cruels ! Et puis Charles en liberté fera des perquisitions. . .

LE COMTE.

Rien de si aisé que de les rendre inutiles. On peut répandre adroitement dans le public que Caroline, que son enfant n'ont survécu que peu de tems après l'enlèvement de votre fils.

VERNEUIL, père.

Il n'en croira rien.

LE COMTE, *à demi voix.*

Je connais un Juge de province, qui constatera leur décès par un décret dans les formes.

VERNEUIL, père, *après un moment d'horreur.*

Cela ne se peut pas.

LE COMTE.

Je vous en réponds.

VERNEUIL, père.

Un Magistrat prononcer contre la vérité, contre sa conscience !

LE COMTE.

Celui-ci le fera sans difficulté.

VERNEUIL, père.

Ce juge est un fripon.

LE COMTE.

Sans doute, mais il en faut ; on les méprise, & on s'en sert.

VERNEUIL, père.

Votre plan est bien concerté. . . mais il y a dans cette marche une duplicité qui me répugne.

LE COMTE.

Il n'est pas défendu de ruser un moment, quand



80 CHARLES ET CAROLINE,

il en peut résulter un grand bien. Songez, qu'au moyen de ces arrangemens, Charles, enlevé dans deux heures, peut vous être rendu dans six semaines, dans un mois; on ne prendra que le tems nécessaire pour éloigner sans retour des objets qui seraient toujours dangereux pour lui.

VERNEUIL, père.

Charles enlevé dans deux heures!

LE COMTE.

Oui, mon ami, dans deux heures, & je me chargerai des détails, pour ménager votre sensibilité.

VERNEUIL, père.

Mais cet Ordre du Roi, qu'il faut solliciter, obtenir...

LE COMTE.

J'en ai toujours en blanc, & je n'en abuse pas, comme vous le voyez. (*Avec chaleur.*) Allons, mon cher Verneuil, êtes-vous bien d'accord avec vous-même? Ce que vous devez à la société, à votre fils & à vous, l'emportera-t-il enfin sur les répugnances puériles qui vous arrêtent, sur la foiblesse qui vous deshonorerait, si vous consentiez à un mariage ridicule & révoltant. Pardon, si je mets autant de force dans mes représentations; mais je vous ai toujours chéri, & je ne puis m'empêcher d'ajouter que vous avez assez fait pour la nature, & qu'il est tems de vous montrer homme, & d'en déployer toute la fermeté.

VERNEUIL, père.

Qu'il m'en coûte pour me rendre! mais je sens qu'il le faut.

LE COMTE.

Oui, mon ami, il le faut.

VERNEUIL, père.



COMÉDIE.

81

VERNEUIL, père.

Du moins, que tout se passe sans éclat.

LE COMTE.

Sans éclat.

VERNEUIL, père.

Ménageons des infortunés, adoucissons le coup que nous allons leur porter.

LE COMTE.

On mettra dans les procédés toute l'aménité possible.

VERNEUIL, père.

Vous me ferez avertir quand mon malheureux fils n'y sera plus. J'irai, je verrai cette femme.

LE COMTE.

Non, Verneuil, je ne suis pas d'avis que vous la révoyez. Votre excessive bonté vous trahirait encore. Je me charge de sa retraite, & de lui faire parvenir vos bienfaits.

VERNEUIL, père.

Je la verrai, Monsieur. C'est un adoucissement que je dois à sa situation. Je lui dois compte des motifs de ma conduite, je lui dois des consolations. Trop heureux, si le pouvais, en calmant sa douleur, rendre mes chagrins moins cuisans.. Allez, Préval, allez me rendre ce funeste service, & laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats & mes regrets. ( *Il sort.* )





SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

CES Provinciaux sont durs à persuader. Pauvres gens, qui ne sentent pas que le grand art est de tirer parti des circonstances, & même de faire naître celles qui sont nécessaires à nos projets... Enfin la belle & cruelle Caroline est à ma discrétion. Le bon homme de père la verra, dit-il. Je le prévien-  
drai, & si elle est récalcitrante, on la mettra aussi en lieu de sûreté. C'est un excellent moyen que la persécution, & qui ne manque jamais son effet.

---

SCENE IX.

LE COMTE. VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils.

MON père vous quitte, Monsieur !

LE COMTE,

A l'instant.

VERNEUIL, fils.

Il est dans un état, qui m'inquiète. Que s'est-il donc passé ?

LE COMTE.

Il est vrai que notre conversation l'a singulièrement ému.



VERNEUIL, fils.

Vous êtes-vous entretenu de mon frère ?

LE COMTE.

Il n'a été question que de lui.

VERNEUIL, fils.

Et vous avez sans doute embrassé sa défense ?..  
Avez-vous gagné quelque chose sur l'esprit de mon  
père ?.. Se rendra-t-il à mes vœux ? Verrons-nous  
enfin la paix rétablie dans sa maison ?

LE COMTE.

La paix ? Oui, je l'espère. Les choses rentreront  
dans leur état naturel.

VERNEUIL, fils.

Quel heureux changement ! Ah, c'est vous,  
Monsieur, c'est vous, qui aurez assuré notre com-  
mun bonheur. Que d'obligations... Comment vous  
marquer ma reconnoissance...

LE COMTE.

En me permettant de l'aller mériter. (*Il salue &  
sort.*)





## SCENE XII.

VERNEUIL, fils, *seul.*

QUEL ton ! Quelle froideur ! Quelle insensibilité ! Du moins apparente... Ah ! je le vois ; l'homme, toujours maître de lui, est bien plus fort en raisons que celui qu'égare le délire de l'amour ou de l'amitié... Enfin Préval a désarmé mon père... Charles, mon ami, mon frère... Quel moment pour toi ! Quel jour pour ta tendre, pour ta vertueuse Caroline. Ne retardons pas leur félicité. Courons mettre un terme à leurs inquiétudes, effacer jusqu'à la trace de leurs maux, & partager leur ivresse.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

( Le Théâtre représente le logement de Charles. )

## SCENE PREMIERE.

CAROLINE, seule, assise, tenant son enfant sur ses genoux.

**J**E me suis donc condamnée à des peines éternelles ! ... Ma Cécile. . . cher & malheureux enfant, si jamais le secret de mon infortune t'est dévoilé, tu plaindras ta pauvre mère, & tu l'aideras à supporter son sort, tu sécheras mes larmes, ou tu en diminueras l'amertume en y mêlant les tiennes. Oui, nous pleurerons, toi, ton père, moi, mon époux ; nous ferons l'une & l'autre accablées de notre situation ; mais nous gémirons ensemble, & du moins j'aurai quelqu'un qui pourra répondre aux cris de ma douleur.





---

SCENE II.

BAZILE (1). CHARLES. CAROLINE.  
CÉCILE.

CHARLES, *se jettant dans les bras de sa femme.*

VICTOIRE, victoire, Caroline ! j'étais ton époux de ton choix, je vais l'être du consentement de mon père. Si tu sçavais l'effet qu'a produit ton noble dévouement, si tu savais qu'il t'aime, qu'il te plaint, qu'il en convient, si tu sçavais enfin qu'il m'estime, qu'il m'a promis...

BAZILE.

Doucement, doucement; il n'a rien promis encore.

CHARLES.

Il n'a rien promis encore ? un père menaçant, qui s'adoucit, qui reçoit des marques de ma tendresse, qui m'en donne de la sienne, n'est pas un père désarmé & vaincu ? que peut-il davantage ?

BAZILE.

Signer, mon ami, signer.

CHARLES.

Il signera, je n'en sçaurais douter. Si son cœur n'eut été touché, ses discours, ses gestes, son

---

(1) Bazile, après avoir fini de parler, emmènera l'enfant sans affectation, & rentrera de même vers la fin de la scène.



émotion apparente seraient la comble de la duplicité, & mon père, mon respectable père en est incapable.

C A R O L I N E.

Mon ami, il a reçu mon sacrifice.

C H A R L E S.

La réflexion le lui a fait rejeter.

C A R O L I N E.

J'ai lu dans le cœur de ton père.

C H A R L E S.

Les apparences t'ont trompé.

C A R O L I N E.

Il m'aime, dis-tu ; mais il nous sépare. Il me plaint, & il me méprise.

C H A R L E S.

Il te méprise ! . . . Ah ! Caroline !

C A R O L I N E.

Puis-je en douter, il m'a offert de l'or.

C H A R L E S.

Il t'offrira bientôt sa bienveillance & son affection.

C A R O L I N E.

J'étais allé vers lui dans l'intention de lui adresser mes vœux & mes prières. J'espérais que mes instances unies aux tiennes le désarmeraient. J'arrive, ses premiers mots m'attèrent, révoltent mon honnêteté, indignent ma délicatesse. Il a cru, sans doute, qu'un vil intérêt m'avait décidé à me donner à toi. Le malheureux ! Il n'a donc jamais été aimé pour lui même, puisqu'il ne croit point à l'amour pur, à l'amour désintéressé .. Charles, je ne t'impute point les fautes de ton père. Mais s'il faut céder à la force & abjurer nos erreurs, si jamais tu deviens ce que tu peux être un jour, tu diras : cette pauvre, cette



88 CHARLES ET CAROLINE,

tendre Caroline a fait dans tous les tems ce qu'elle a pu pour mon bonheur, elle s'est sacrifiée à mon avancement ; dans son obscurité, elle jouit de mon éclat, & mon bien-être est sa récompense.

CHARLES, *éperdu.*

Et toi aussi, Caroline... & toi aussi... Ah ! Malheureux !

CAROLINE.

Nous nous sommes égarés l'un par l'autre. Jusqu'ici nous n'avons point de reproches à nous faire. Trembles de te montrer moins fort que moi, trembles de perdre mon estime.

CHARLES.

La mienne t'est indifférente.

CAROLINE.

J'ai voulu l'obtenir, tu me la dois & tu ne peux me la refuser.

CHARLES.

Mon estime à toi, qui braves l'amour, tes sermens, & le Ciel.

CAROLINE.

Le Ciel a rejeté mes vœux.

CHARLES.

Il veut éprouver ta constance.

CAROLINE.

S'il veut mon malheur, je me sou mets à ses décrets.

CHARLES, *dans le dernier désespoir.*

Achève, ingrate, achève de porter la mort dans mon sein. Ce n'est pas assez d'avoir l'univers entier à combattre, il faut qu'une épouse faible & parjure s'unisse à mes ennemis & se mette à leur tête. Réponds moi, toi qu'égare un fol héroïsme, qui crois tout faire pour ton déplorable époux,



Es-tu flattée que je survivrais à notre séparation ? As-tu cru qu'un moment d'enthousiasme t'autorisât à mentir à l'Univers, à Charles, à son enfant ? Quoi, c'est au respect humain que tu immoles sans remords les titres d'épouse & de mère ! Attends, du moins, attends, femme barbare, que la force, que l'inhumanité nous ravissent l'un à l'autre. Gardes-toi de prévenir l'instant fatal, qui déciderait de ta vie ; n'affectes plus une fermeté que tu n'as pas, que tu ne peux avoir, si tu possédas jamais la moindre étincelle des vertus qui m'ont uni à toi... Caroline... Je tombe à tes pieds... C'est moi... C'est ton ami, c'est ton amant, c'est ton époux qui te supplie. Seras-tu plus cruelle que tous nos persécuteurs ensemble ? Caroline, sois-moi fidelle... Sois moi fidelle... Ou je ne réponds de rien.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS. UN EXEMPT.

L'EXEMPT, *d'un ton ferme.*

C'EST ici la demeure de Charles Verneuil.

B A Z I L E.

Oui, Monsieur, c'est ici. Quequ'y a pour votre service ?

L'EXEMPT.

Est-ce vous, jeune homme ?

B A Z I L E, *après avoir fixé l'Exempt, Charles & Caroline.*

Oui, Monsieur, c'est moi.



L' E X E M P T.

Je vous arrête par ordre du Roi.

B A Z I L E.

Marchez , Monsieur , je vous suis.

C H A R L E S.

Demeures , malheureux , demeurez. N'ajoutez pas à mes maux l'infamie & les remords. Crois-tu que je me prête à cette horrible supposition ? Plus je te connais , & plus tu me deviens cher ; mais mes malheurs ne doivent tomber que sur moi. ( *à l'Exempt.* ) Cet honnête homme vous trompe. Il est mon ami , ce mot explique sa conduite. C'est moi qui suis la victime désignée.

C A R O L I N E.

Tu ne me quitteras pas. Si mon sacrifice devient inutile , je retire ma parole , & je ne connais plus que mon époux. C'est lui que je tiens , que je serre dans mes bras , & je ne vous le rendrai qu'avec mon dernier soupir.

L' E X E M P T.

Madame , votre situation m'intéresse. Je voudrais pouvoir l'adoucir.

C A R O L I N E.

Vous en êtes le maître. ( *Montrant Bazile.* ) Ce galant homme vous en a offert les moyens.

L' E X E M P T.

Je ne puis m'y prêter , sans trahir mon devoir. Marchez , Monsieur.

C H A R L E S.

Si j'en'écoutais que ma haine du Despotisme , que l'horreur que doivent inspirer les suppôts , j'aurais déjà vengé sur vous & les violences que vous avez commises , & celle que vous venez consommer. Si l'ordre que vous me signifiez n'avait l'aveu de mon



père, de ce père cruel, qui n'embrassait son fils que pour mieux l'affaîner, & que je respecte encore au moment où il m'ôte plus que la vie, oui, ou le désespoir terminerait ma carrière, ou j'échapperais à l'oppression.. Que dis-je ? Eh ! pourquoi présenter une tête innocente au coup que l'on vient me porter ? Pourquoi trahir par une lâche obéissance la Société blessée dans un de ses membres, & ma famille dont je suis l'unique support ? Je me défendrai, n'en doutez pas, & si je succombe sous le nombre, j'aurai vécu, & je serai mort libre.

L' E X E M P T.

Marchez, vous dis-je.

C A R O L I N E.

Non, Monsieur, il ne sortira pas. Quoi, le prix de mon dévouement serait pour lui des larmes & des fers. Je redeviens son épouse pour le défendre & le sauver. Mes droits me sont contestés, mais ils sont respectables, tant qu'ils sont existants.

B A Z I L E, *bas à Charles.*

Faut-il toucher ? (*Charles le retient.*)

L' E X E M P T.

Il a disposé de lui sans l'aveu de son père.

C A R O L I N E.

J'avais reconnu sa faute, j'avais consenti à l'expier.

L' E X E M P T.

Cela ne suffit pas, vous le voyez, Madame.

C A R O L I N E.

Cela ne suffit pas ! Eh bien, je ferai, je dirai, je signerai ce qu'on voudra. Qu'il soit libre, & je ne regretterai rien.

L' E X E M P T.

Ce que vous demandez ne dépend pas de moi. Allons, Monsieur.



92 CHARLES ET CAROLINE,

CAROLINE, *serrant son Mari dans ses bras.*

Vous ne l'aurez pas... Vous ne l'aurez pas.

CHARLES, *se débarrassant des bras de sa Femme.*

Non, vous ne m'aurez pas,

L' E X E M P T.

J'ai ordre, Monsieur, d'éviter l'éclat ; mais je dois employer la force, si j'éprouve de la résistance. Je serais au désespoir de rassembler mes gens.

C H A R L E S.

Vos gens... Vos gens...

C A R O L I N E.

Qu'ils viennent... Qu'ils voyent mon état, mon désespoir ; & s'ils y sont insensibles, qu'ils ajoutent à leurs forfaits l'assassinat d'une femme. Ils n'ont que ce moyen de l'arracher à ma tendresse. Votre ordre affreux vous autorise-t-il à répandre mon sang ? Frappez, délivrez-moi, d'un seul coup, & de moi-même, & de mon amour, & de l'horreur que vous m'inspirez... Je ne me connois plus... Je ne sens... Je ne puis... Je me meurs. (*Elle tombe.*)

C H A R L E S, *courant à elle.*

Ma femme... Mon ami.

L' E X E M P T, *à Charles.*

L'instant est favorable, il faut en profiter.

C H A R L E S.

M'éloigner d'elle... La laisser mourir... Quoi, barbare, ton cœur ne te dit rien!.. Ah! mon père! mon père!

L' E X E M P T.

Obéissez.

C H A R L E S.

L'abandonner dans cet état affreux ! Pour le proposer seulement, il faut être sans entrailles & sans ame.



L'EXEMPT, *s'approchant de Charles.*

Pour la dernière fois obéissez.

BAZILE, *tenant un tabouret.*

Taisez-vous ; ou , par la mort , je vous fais sauter la cervelle.

---

#### SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, fils.

BAZILE, *à Verneuil, fils.*

A NOUS, Monsieur, à nous... On arrête Charles sur un ordre du Roi.

VERNEUIL, fils, *l'épée à la main.*  
Je suis son frère , défendez-vous.

BAZILE, *le tabouret levé.*  
J'fis son ami , & je vous assomme.

CHARLES, *se jettant entr'eux.*

Arrête, Verneuil... Arrête, Bazile... Ma fureur m'égarait : la seule idée d'un meurtre me contient & me désarme. Cet être est avili ; mais enfin c'est un homme : il est moins coupable que ceux qui le dégradent. N'imitons pas nos tyrans , & respectons l'humanité. Ne vous fouillez point d'un assassinat , qui me ferait inutile. L'ordre serait confié à d'autres mains. ( *L'Exempt marque son étonnement.* )

VERNEUIL, fils.

Cet ordre est surpris , mon père n'en a pas connoissance.

L'EXEMPT.

C'est lui qui l'a sollicité.



94 CHARLES ET CAROLINE,

VERNEUIL, fils.

C'est une imposture.

L'EXEMPT.

Et c'est le Comte de Préval qui m'a chargé de l'exécution.

CHARLES.

Préval!

VERNEUIL, fils.

Préval! Il a en effet parlé à mon père; mais il m'a assuré...

CHARLES.

Il lui a parlé, dis-tu? Tout est expliqué... Je ne concevais pas que mon père... Préval... Préval... Il a pu ranimer un courroux... Ah! Je suis perdu sans ressource. Le Monstre aime ma femme.

VERNEUIL, fils.

Ta femme!

CHARLES.

Oui, ma femme. Il a osé le lui dire.

VERNEUIL, fils.

Il a parlé à mon père immédiatement après toi. Il n'a pas eu le tems de demander cet ordre (à l'Exempt.) Celui dont vous êtes porteur est faux.

L'EXEMPT.

Il est bon. Le Comte de Préval en a toujours à sa disposition.

VERNEUIL, fils.

Ainsi donc l'abus d'un nom respecté lui sert à marquer ses perfidies & ses scélératesses!... Avec quel calme il a insulté à ma confiance & à ma bonne foi. (à l'Exempt.) Et vous, qui savez combien cet ordre est illégal, aurez-vous l'audace de l'exécuter?

L'EXEMPT.

Ma liberté, ma fortune en dépendent.



VERNEUIL, fils.

Si vous persistez, vous serez puni avec celui qui se permet tous les crimes, parce qu'il croit qu'une obscurité profonde les couvrira toujours. Je vais, je cours chez le Ministre, je percerai jusqu'à lui, je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore : il en frémissa, s'il est vertueux ; s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il aurait dû prévoir ou réprimer. Enfin, Monsieur, vous allez être le complice ou l'accusateur de Préval, choisissez. Voyez d'un côté l'infamie & des châtimens, de l'autre, l'estime publique & de justes récompenses. Le Ministre ignore ce qui se passe, vous venez d'en faire l'aveu : souvenez-vous-en, & décidez-vous.

L'EXEMPT, *à part.*

Il est ferme.

BAZILE, *à l'Exempt.*

Monsieur, puisque j'consentons à vous laisser vivre, laissez-vivre l's autres. Vous ne connaissiez ni Charles, ni moi. Erreur n'est pas compte ; mais, sans lui, vous m'emmeniez à sa place. Il en est tems encore, je vous en prie, je vous en conjure, emmenez-moi. Si c'brave jeune homme n'tire pas son frère d'là, hé ben, morgué, j'resterons en prison pour li, & j'y mourrons, avant de trahir l'secrer qui assurera sa liberté. Allons, Monsieur, eune bonne action. Vous n'en avez jamais fait peut-être ; mais il y a commencement à tout. Si vous sçaviez le bien qu'ça fait, eune bonne action, vous ne balanceriez pas.

CHARLES.

Mon ami, mon respectable ami, non, je n'y consentirai pas.



B A Z I L E.

Tais-toi... Tais-toi... N'faut à un homme comme moi que du pain. Ça se trouve en prison comme ailleurs.

V E R N E U I L , fils.

Laissez faire ce digne homme. Sa détention ne peut être de longue durée. Je déclarerai tout, dès que tu seras en sûreté.

## S C E N E V.

L E S P R É C É D E N S , D E U X G A R D E S

U N G A R D E , à l'Exempt.

RÉSISTE-T-ON, Monsieur ? Vous faut-il main forte ?

B A Z I L E.

Non, Monsieur, on ne résiste pas. On dit adieu à sa femme, à son ami, & c'est ben naturel. (*Il embrasse Caroline.*) Adieu, Caroline. (*à Charles, en l'embrassant.*) Ne perds pas un moment. (*à Verneuil, en lui prenant la main.*) N'oubliez pas vot'pauvre frère. (*à l'Exempt.*) Me v'là prêt à suivre vos ordres.

L' E X E M P T.

Marchons. (*Bazile prend son chapeau & l'enfonce sur ses yeux. Il sort avec l'Exempt & les Gardes.*)



SCÈNE



## SCÈNE VI.

CHARLES. CAROLINE. VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils.

QUE l'effroi ne succède point à votre noble fierté. Vous voilà tranquilles pour quelques moments, j'en sçaurai profiter. Ma sœur, calmez votre époux. Charles, console ta femme. Je cours, je vole, je n'aurai pas de repos que je n'aye assuré votre bonheur.

## SCÈNE VII.

CHARLES. CAROLINE.

CHARLES, *tombant sur un siège.*

AH! ma femme! ma femme! Quelle épouvantable journée! Que de maux à la fois! Mon père... Mon père... Vous avez consenti...

CAROLINE.

Mon ami, mon tendre ami, ton état me désole. Calmes-toi, suis-moi... Viens goûter un repos...

CHARLES.

Du repos!.. Et mon ami est dans les fers... S'ils revenaient... S'ils osaient, sans méangement pour une femme infortunée...

G



98 CHARLES ET CAROLINE.

CAROLINE.

Ah ! ce n'est pas à moi qu'ils en veulent. Je ne suis pas assez intéressante pour exciter leurs fureurs. Viens, mon ami, viens.

CHARLES.

Tu ne me quitteras pas ? .. Caroline, tu me le promets ?

CAROLINE.

Te le promettre ! Je te fuirais, que tu ne le croirais pas. (*Elle entre avec lui dans le Cabinet.*)

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *seul.*

TOUTES les portes ouvertes, & personne.... Charles est enlevé... Mais cette femme... cette femme... qu'est-elle devenue? l'aurait elle suivie?... La frayeur, le soupçon l'auraient-ils éclairés? Ai-je perdu enfin le prix de mes efforts?

## SCÈNE II.

CAROLINE. LE COMTE DE PRÉVAL.

CAROLINE, *sortant du Cabinet & apercevant le Comte.*

CIEL! Préval!

LE COMTE.

Ah! La voilà, la voilà. Je parais vous effrayer, belle Caroline. Calmez-vous, la crainte est le dernier sentiment que je dois vous inspirer. J'ai pour vous le plus vif attachement, & je vous l'ai prouvé



100 CHARLES ET CAROLINE.

en éloignant de vous un homme qui ne pouvait que nuire à votre fortune.

CAROLINE, *à demi voix & du ton de l'horreur.*

Sortez, Monsieur, croyez-moi, sortez.

LE COMTE.

Renoncez, Caroline, à ces vertus de convention qui ne sont plus de notre siècle, ou plutôt, laissez ces petites ruses, qui ne peuvent m'en imposer. Vous voyez ma franchise, imitez-la, montrons-nous tels que nous sommes : sçachons l'un & l'autre ce que nous devons craindre ou espérer. Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il est de votre intérêt de mettre fin à nos petits débats. Vous avez assez d'expérience, vous avez assez souffert pour en être convaincue.

CAROLINE.

La plus cuisante de mes peines, est d'être forcée de vous entendre.

LE COMTE.

Caroline, on peut acheter le bonheur par quelques soins, par quelques démarches; mais l'amour méprisé se change quelquefois en haine, & la mienne ne serait pas impuissante. Si je suis capable des plus grands sacrifices pour vous désarmer, je le suis également d'employer tous les moyens pour vous réduire (1). Faut-il vous avouer que, maître de l'esprit du Comte de Verneuil, je dirige à mon gré ses sentimens, sa faiblesse, & ses irrésolutions, que je ne suis comptable à personne des cruautés où je pourrais me porter, & que je puis ensevelir vos

---

(1) Pendant ce couplet du Comte, Caroline se tourna plusieurs fois vers le Cabinet en marquant son inquiétude.



plaintes avec vous ? Gardez vous de m'aigrir davantage par une résistance déplacée, ne vous exposez pas à perdre en un seul jour, & le rival que vous me préféreriez, & votre enfant, & votre liberté; voyez enfin en moi l'amant le plus soumis ou l'ennemi le plus implacable. Mes gens sont postés, & n'attendent qu'un signal. Il faut opter, & promptement.

---

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. CHARLES.

CHARLES, *furieux.***M**ENACER ma femme ! Menacer mon enfant !LE COMTE, *anéanti.*

Charles !

CHARLES.

Lui même, à qui tu pensais avoir ravi la liberté. & dont tu croyais séduire la compagne par tes promesses, ou tes menaces. Le voilà, cet homme, qui n'est coupable envers toi que d'avoir une femme vertueuse, & qu'il disputera à l'Univers entier, jusqu'à son dernier soupir... tu baisses la vue, tu n'oses me fixer ! L'opprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppresser... tu te rais... tu frémis... tu me crois capable, peut-être, de t'imiter, & de me venger de toi aussi lâchement que tu m'as attaqué.



## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *du fond.*

QUI diable ont-ils donc emmené?

CHARLES.

Si je ne suivais que les affreux principes qui te guident, je te poignarderais... Jamais la soif du sang ne fut aussi légitime, jamais elle ne fut plus pressante.

LA FLEUR, *effrayé.*

Appellons nos gens.

CHARLES.

Mais je veux bien descendre jusqu'à me mesurer avec toi. Je brûle de t'immoler; mais je n'emploierai que les moyens avoués par l'honneur. Viens, traître, viens défendre une vie qui ne suffit pas pour expier des forfaits, & si le sort des combats trahit l'innocence & la justice, au moins je n'aurai pas survécu à mes malheurs.





## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LA FLEUR. GARDES.

LA FLEUR, *aux Gardes.*

SAISISSEZ, enlevez tout. (*Deux Gardes s'emparent de Caroline, un autre court au Cabinet & reparait avec l'enfant. Le reste de la troupe environne Charles, le serre, & le saisit.*)

CHARLES, *se défendant.*

Bazile, ou es-tu?... Ma femme!... Ma fille!...  
(*Aux Gardes.*) Laissez-les, laissez-les... J'obéis...  
Je cède à la force.

LA FLEUR.

Emmenez tout cela. (*Les Gardes les entraînent.*)

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, père.

VERNEUIL, père.

QUEL spectacle! Quelle horrible violence!

CHARLES.

Voyez, mon père, & repentez-vous.

CAROLINE, *tendant les bras à Verneuil père.*

Sauvez mon enfant, sauvez mon enfant.



V E R N E U I L , père , aux Gardes.

Arrêtez , arrêtez , vous dis-je. Je suis le père de ces infortunés. ( à *Préval avec sévérité.* ) Monsieur le Comte , ce n'est pas là ce dont nous étions convenu , & vous répondrez de tout ce qui s'est fait sans mon aveu. ( *Caroline remporte son enfant , & se tient à la porte du Cabinet comme pour en défendre l'entrée.* )

L E C O M T E.

J'ai cru vous obliger en vous délivrant à jamais de leurs criailleries.

C H A R L E S.

Le monstre vous a trompé & vous en impose encore ; il a maîtrisé votre esprit , il s'est joué de votre crédulité , il s'est fait des armes de vos faiblesses & même de vos vertus , il osait s'en vanter tout-à-l'heure , en insultant à des maux qu'il venait aggraver encore. Oui , c'est lui seul qu'il a voulu servir , c'est sa flamme adultère qui vous a rendu barbare.

V E R N E U I L , père.

Qu'entens je !

C H A R L E S.

Il adore Caroline. Moins vertueuse , elle en eût fait mon ami , & il eût été mon protecteur auprès de vous. Mais elle a rejeté son amour , & c'est par lui que vous me persécutez , c'est pour lui que vous voulez me perdre , & c'est à lui que me redemanderont vos remords.

V E R N E U I L , père , au Comte.

Vous ne répondez rien , Monsieur ? Mon fils dirait-il la vérité ?

C H A R L E S.

Je suis incapable de la trahir , même dans cette affaire , la plus importante de ma vie.



VERNEUIL, père, *au Comte.*

Je connais mon fils, & je le crois. Ce qui vient de se passer, votre embarras, votre silence prouvent votre crime & m'éclairent. Loin de moi ces amis perfides, qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, & sacrifient tout à l'égoïsme, dernière erreur d'un ame rétrécie & abjecte. Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide : si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste & tyrannique.

---

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VERNEUIL, fils.

VERNEUIL, fils, *accourant.*

**V**OUS êtes sauvés, vous êtes sauvés ; je suis entré chez le Ministre avec la rapidité de l'éclair ; j'écarte ses valets, je perce la foule des sollicitateurs, je parviens jusqu'à lui, & je tombe à ses pieds.

LE COMTE, *à part.*

Dieu !

VERNEUIL, fils.

On vient de commettre un crime sous votre nom, lui dis-je, & j'ose vous en demander justice. Mon frère a encouru l'indignation de son père ; mais son père était le seul homme qui, dans l'Univers entier, pût s'armer contre lui. Cependant un scélérat qui a surpris votre confiance,



ose en faire l'instrument de ses passions. Mon frère a mérité une épouse vertueuse & belle, Préval a voulu la lui ravir ; la noble résistance de cette femme, au lieu de le rendre à lui-même, l'a porté aux derniers excès. Il a conçu l'horrible dessein de faire enlever l'époux, pour subjuguier l'épouse sans défense & sans ressources. Mon père a consenti à ce projet, dont il ne prévoyait pas les suites ; mon père, bon, & aimant, s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connaissait mal ; mais, Monseigneur, cet homme pourrait-il, même avec des vues légitimes, emprisonner le fils du Comte de Verneuil ? Quand vous lui confiez des blancs, devez-vous en ignorer l'emploi ? Doit-on en faire un moyen de séduction & de tyrannie ? Pouvez-vous tolérer de tels abus ? Au moment où je vous parle, mon frère, mon malheureux frère, est peut-être accablé sous le poids de ses fers. Bon citoyen, bon fils, bon mari, bon père, il a des droits sacrés à votre estime, & vous le rendrez à ma tendresse. Mon père mieux instruit, joindrait ses prières aux miennes, & si vous avez une grande place, Monseigneur, ce n'est pas pour fouler le peuple, c'est pour le soulager ; si vous êtes revêtu d'une autorité sans bornes, c'est qu'on vous en a cru digne, & vous trahiriez à la fois & le Monarque & ses sujets, en ne protégeant pas l'innocence opprimée, & en ne sévissant pas contre son oppresseur.

LE COMTE, *à part.*

Je suis perdu.

V E R N E U I L, fils.

Le Ministre me relève, m'embrasse, me console. Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Préval a abusé de ma confiance. J'ai cédé aux marques



feintes d'un repentir simulé ; ses excuses , ses prières ne m'abuseront plus. Je ne le condamnerai pas sans l'entendre ; mais plus il m'a trouvé indulgent , plus je me montrerai inexorable. Qu'il vienne me rendre compte de sa conduite , voilà l'ordre qui lui en fait une loi , voilà celui qui vous remet dans les bras de votre frère , s'il n'a blessé que l'autorité paternelle , ce n'est que son père qui peut le poursuivre , ce n'est que lui qui peut prononcer sur son sort. (*Au Comte.*) Je vous remets l'ordre du Ministre ; celui-ci est respectable , car il est juste. Allez méditer des moyens de défenses illusoires , faux , & qui demeureront sans effet. Je m'apperois que je n'ai dévoilé que la moitié du crime , je le découvrirai en entier. La probité , l'honneur & la nature vont s'élever contre vous , & vous n'étoufferez pas leurs voix.

L A F L E U R , *à part au Comte.*

Sortons du Royaume , Monsieur , on nous contraindrait à devenir honnêtes-gens. (*Le Comte sort avec sa suite.*)

## SCENE VIII.

VERNEUIL , fils. VERNEUIL , père.  
C H A R L E S . C A R O L I N E .

C A R O L I N E , *descendant le Théâtre.*

A H ! Je respire !

C H A R L E S .

Ah ! Mon frère ! Et Bazile , mon digne ami ?



108 CHARLES ET CAROLINE.  
VERNEUIL, fils, *cherchant Bazile des yeux.*

Il devrait être ici... il va t'être rendu, un homme de confiance s'est chargé de le délivrer, & m'a promis de seconder mon impatience. Il ne te reste plus qu'à désarmer un père qui t'a toujours aimé, & qui révoquera, sans doute, un arrêt surpris par le vice & consenti par l'erreur. Trop heureux si je puis assurer son bonheur, en le forçant à consentir au tien, & si je vois vos cœurs réunis enfin, s'entendre & se répondre!

---

SCENE IX, & dernière.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE.

BAZILE, *sautant au col de Charles.*

**M**ev'la, mon ami, me v'la revenu, & mon plus grand plaisir est de te trouver encore respirant l'grand air.

CHARLES.

Ah! Mon ami, je ne sçais comment reconnaître...

BAZILE.

C'n'est pas la peine d'parler d'ça, tu vois ben qu'ça n'a duré qu'un moment.

CHARLES, *l'embrasse, & à son père.*

Pardon, Monsieur, si je me livre devant vous à toute ma sensibilité; mais il n'est pas mon père, & il ne m'a fait que du bien.



VERNEUIL, père, *avec douleur.*

Vous nous rendez justice à tous deux. Ah ! je l'avais prévu qu'une excessive sévérité me fermerait le cœur de mon fils.

CHARLES.

Que dites-vous, mon père ! Jamais ce cœur ne vous chérit autant que lorsque vous semblez vous repentir. Ne parlons plus du passé, ce souvenir vous fatigue & m'opprime.. Pardon, pardon, mon père, je vous afflige... mais si vous daignez vous souvenir des paroles consolantes que vous m'adressâtes quand je vous quittai, si vous vous rappelez celle que vous venez de préférer, en présence du Comte, vous assurez votre repos ; en décidant le mien, que vous demandais-je ? De ne pas vous déclarer mon ennemi. Gardez votre fortune ; mais laissez-moi mon enfant, laissez-moi ma femme, ma chère femme, après ce qu'elle vient de souffrir, ce ne sera pas une grace que vous lui accorderez.

VERNEUIL, fils.

Rendez-vous, rendez-vous, un méchant vous a égaré : ses semblables vous condamneront, peut-être, mais les honnêtes gens, les pères, les bons pères diront : Charles a trouvé des vertus, il en avoit lui-même & Verneuil ne les a pas séparés.

CAROLINE, *avec timidité.*

Monsieur, j'ose à peine ouvrir la bouche ; mais vous devez m'entendre.

VERNEUIL, père.

Mes enfans, mes enfans... si je croyais que cet hymen... si mes principes...

BAZILE, *apportant l'enfant.*

Je ne sçavons pas circonloquer, nous, mais j'apportons not' dernier argument. (*Mettant l'enfant*



110 CHARLES ET CAROLINE.

*dans les bras du père de Charles.*) V'la vot' fille ; vot' petite fille , v'la vot' sang , v'la vos entrailles. Recevez c't'innocente , qui ne vous connaît pas encore , mais qui bientôt vous redemanderait son père. Je ne sommes pas faibles , nous , je ne sommes pas flatteurs , je n'vous demandons pas grace ; mais je voulons justice , & vous nous la ferez , si vous n'êtes pas un Préval. ( *à Charles.* ) Il la regarde , il pleure , il l'embrasse ! ( *à Verneuil , père.* ) Hé ben , convenez , ventreguenne , qu'cinq cent Lettres de cachet n'vous procureriont pas un moment comme fti ci. Il la rebaïse ! ( *Lui frappant sur l'épaule.* ) Ah ! brave & digne homme , pleurez , baïsez , & revenez à nous.

VERNEUIL , père.

Je ne résiste plus , je ne résiste plus. Pour me défendre aussi longtems , il a fallu que... Cette enfant fera la consolation de ma vieillesse qui s'approche , elle en adoucira les amertumes. ( *Tous tombent à ses genoux.* )

BAZILE.

Eh ben , quand j'vous l'ons dit qu'un père est toujours père , & qu'un bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Ah , mon père , les expressions me manquent...

VERNEUIL , fils.

Que ne vous dois-je pas !

CAROLINE.

Ah , Monsieur , mon ravissement... mon trouble... ma reconnaissance...

VERNEUIL , père , *les relevant.*

Vous ne me devez rien , vous ne me devez rien. C'est moi , peut-être , qui ai besoin d'indulgence. Bazile , vous ne nous quitterez plus , votre fran-



## COMÉDIE.

III

chise , votre loyauté , votre excellent cœur , ne  
feront pas sans récompense , & vous la recevrez  
des mains de mon fils. Allons, mes enfans , venez  
prendre une place... que vous auriez pû occuper  
plutôt. Charles, ma maison est la tienne, tu y con-  
duiras ta Caroline, & je lui devrai encore quelques  
beaux jours. Mes enfans , je ne me suis montré sé-  
vère que par excès d'amour, & c'est ce même amour,  
qui nous réunit tous aujourd'hui. Les honnêtes  
gens m'approuveront, je l'espère, le suffrage des  
autres m'est indifférent.

FIN.

---

Lu & approuvé pour la Représentation ; à Paris ce 25 Mai  
1790. SUARD.

Vu l'approbation, permis de représenter; à Paris ce 28 Mai  
1790. BAILLY.







